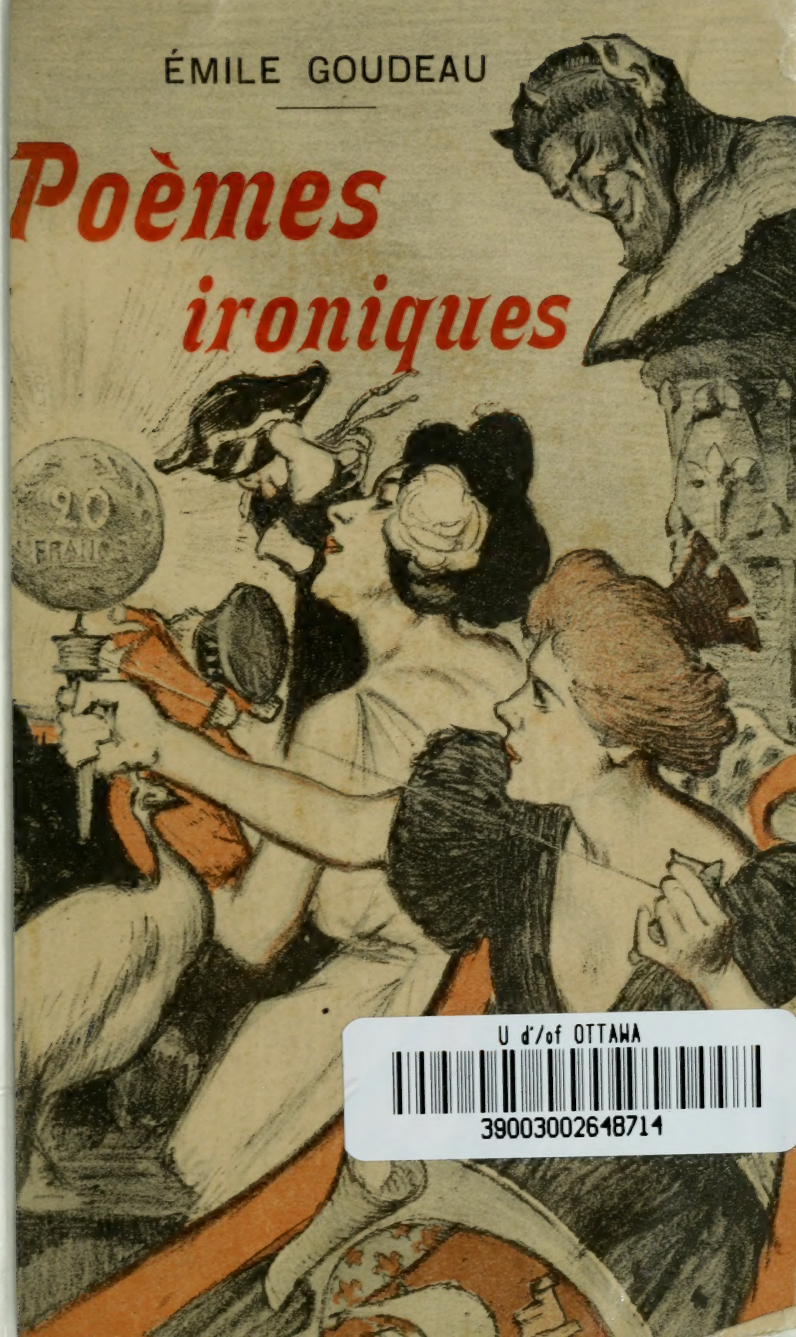
ÉMILE GOUDEAU

# Poèmes ironiques




U d'/of OTTAWA
39003002648714

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pomesironiques00goud

12-1-1970

# POÈMES IRONIQUES

# ŒUVRES D'ÉMILE GOUDEAU

## POÉSIE

Fleurs du Bitume.
Poèmes Ironiques (La Revanche des Bêtes).
Chansons de Paris et d'ailleurs.

## ROMANS

La Vache enragée.
Le Froc.
Corruptrice.
La Graine Humaine.

## ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES

Paysages parisiens, illustrés par A. Lepère.
Paris qui consomme, illustré par P. Vidal.
Poèmes parisiens, illustrés par Jouas et Paillard.

## DIVERS

Voyages d'A'Kempis, illustrés par H. Rivière.
Les Billets bleus (épuisé).

## SOUVENIRS

Dix ans de bohème (épuisé).

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norwège.

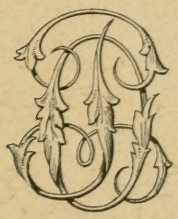
S'adresser, pour traiter, à la librairie Paul Ollendorff, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

*ÉMILE GOUDEAU*

# POÈMES IRONIQUES

*Lamentation de la Lumière*
*Ciels-de-Lit — Ironies d'Amour — La Vie factice*
*Fins dernières : La Revanche des Bêtes*
*Eglogue Parisiaque — La Bible de Méphisto*
*La Terre de Procuste*
*Postface : Paris-Paradoxe*

NOUVELLE ÉDITION REVUE



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
*Librairie Paul Ollendorff*
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
1900

Tous droits réservés.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2265
.E64P6
1900

# LAMENTATION DE LA LUMIÈRE

## LAMENTATION DE LA LUMIÈRE

Une nuit, je passais place du Carrousel.
La pluie avait chassé les étoiles du Ciel,
Et le tirage à cinq les louis de ma bourse;
Et, morne, je hâtais fiévreusement ma course.

Tout à coup j'entendis un long susurrement
Qui tombait des hauteurs mélancoliquement,
Soupir éolien fait de notes égales,
Monotone et plus doux que le chant des cigales.

Cette plainte sortait, dans le silence noir,
Des globes dépolis d'où, sur Paris, le soir,
S'épandent les blancheurs du soleil électrique,
Et la voix murmurait sa mourante supplique :

« O mon père Apollon, que vous ai-je donc fait ?
« Moi, le Rayon lunaire, albe comme le lait,
« Moi, la flèche d'Azur et d'Or, moi, la Lumière !
« Moi, votre enfant la plus aimée et la première !
« O mon père Apollon, quel crime ai-je commis,
« Pour être ainsi livrée aux hommes ennemis ?
« Autrefois — il y a bien longtemps! — dans l'espace
« J'habitais le Soleil et l'Étoile qui trace
« L'étincelant sillon dans le Chaos lointain ;
« J'étais le messager de l'éternel Matin,
« Le germe qui rendait les planètes fécondes,
« L'aiguille du Destin qui reliait les mondes.
« J'étais Tout, la matière inerte ayant en moi
« Trouvé le Mouvement et la Forme : sa Loi.

« Puis, un jour, votre main jusqu'alors tutélaire
« Appesantit sur moi le poids de sa colère,
« Et me jeta, du clair des Cieux chez les Humains,
« Aux veines des cailloux errants sur les chemins.
« Encore là j'avais l'air vibrant des campagnes,
« J'allumais les foyers des pâtres des montagnes ;
« Plein de vieilles chansons, l'Océan me roulait,
« Comme un berceur, dans ma nacelle de galet ;
« Puis, quand tu m'enfermas dans la blancheur des cires
« Me résignant, je dis : Fais comme tu désires !

« Mais, ô maître Soleil ! — en nos âges damnés,
« Où pour la brume et pour la nuit les gens sont nés,
« Oublieux du Tropique et des clairs Equinoxes —
« Vers le pôle de glace et la zone des boxes,
« Au pays du Coltar où l'on sème du fer,
« Où la sorcière Suie, enfin reine de l'Air,
« Se marie au nuage et de baisers te souille...
« Soleil ! tu m'as vendue à ces nains de la houille !
« Sous leur pressoir, dans leur compteur nauséabond,
« Fille des Dieux, prostituée au vil charbon,
« De l'égout, tout le jour, je subis les étreintes,
« Et la Nuit seulement peut écouter mes plaintes... »

En entendant ce long récitatif si doux,
J'oubliai les torrents de pluie et les vents fous :
Je songeais au lointain pays, aux vagues bleues
Dont je suis séparé par la longueur des lieues
Et la largeur du temps ; à l'arête du mur
Détachée en vigueur sur l'impeccable azur,
Aux yeux non embrumés des larmes des nivôses,
Aux juvéniles corps ignorant les chloroses,
Aux grappes du coteau toutes noires de vin :
Impérial Midi dont on se rit en vain !
Oh ! l'ensoleillement de l'enfance première !

Alors je répondis tout bas à la Lumière :

Tu n'es point la seule à pâtir,
O Lueur, dans la nuit obscure,
Tu n'es point la seule à sentir
Que notre père a la main dure;
Les poètes et les rêveurs
Ont perdu toutes les saveurs
Des gais printemps enjoliveurs,
En la Grand'Ville qui les mure.

Déshérités fils d'Apollon !
Comme toi, divine éblouie,
Nous avons la boue au talon,
Et sur les épaules la pluie ;
Traînant sous le ciel des hivers
Nos chansons, musiques et vers,
Guettant à tort et à travers
Plus d'une illusion enfuie.

Nos mains tripotent aux tripots,
Nos cœurs appartiennent aux gouges
Comme nos cervelles aux pots,
Dans la brume épaisse des bouges.
Là, dans des creusets fort étroits
Nous jetons nos sceptres de Rois,
Comme de vils fagots de bois...
Souvent nos pommettes sont rouges.

Mais avec le rêve en lambeau
Notre âme, jadis printanière,
Sait encor fabriquer du beau,
Dans le centre de la tanière ;
Ainsi toi, du fond des égouts
Et des tuyaux fermés de clous,
Dans l'infect Paris du dessous
Tu fabriques de la lumière.

Eh ! qu'importe que le destin
Nous ait sevrés de l'ambroisie ?
Nous faisons luire le matin
Dans le royaume de la suie !
C'est dans le cercle du sommeil
Comme un crépuscule vermeil,
Et c'est encore le soleil,
Et c'est toujours la Poésie.

Qu'importe que ton clair Rayon
Sorte d'un piédestal de boue ?
Qu'importe que sous son haillon,
En chantant, Homère s'enroue ?
Le poète est un fils de dieu :
S'il a souillé son manteau bleu,
Il n'a qu'à le brosser un peu,
Et c'est de l'azur qu'il secoue.

Et comme un lourd matin lentement s'éveillait,
Le doux Rayon cessa le triste chant follet;
Et le poète alla battre un peu la campagne
Sous le vieux ciel de lit de son château d'Espagne.

---

# CIEL DE LIT

# EXERGUE

A la piste des passions,
Dans le steeple-chase des vices,
J'ai laissé des lambeaux de mes illusions
A tous les buissons d'écrevisses.

---

## IDÉAL

Je suis lassé de tout : de moi comme des autres,
Des pensers importuns qui me viennent le soir,
Et des amis joyeux qui font broyer du noir,
Des vers que je compose, ô maîtres, et des vôtres...

Des Judas de carton et des faux bons apôtres,
Des filles qui s'en vont trottant sur le trottoir,
Des mondaines trichant d'amour en leur boudoir,
O mon rêve ! et des lits banals où tu te vautres !

J'ai trop de gaz dans l'œil et d'alcool dans le sang,
Trop de nerfs excités, trop de contacts laissant
A fleur de peau comme une odeur de cantharide.

Voici poindre là-bas l'aube de floréal ;
Le chevalier Printemps accourt à toute bride.
Je me sens un béguin très pur pour l'Idéal.

## ALLER ET RETOUR

### I

Le soleil avec des rayons tentants
Cognant aux croisées,
Je suis allé voir le nommé Printemps
Aux Champs-Elysées.
Les femmes étaient toutes déguisées
En roses rosées,
Et les amoureux avaient tous vingt ans.

### II

Dans l'or et l'azur les bébés marchaient
Comme des gens ivres ;
Les cafés-concerts grands ouverts crachaient
Les notes des cuivres.

Sonnant l'hallali des vents et des givres,
Et loin de leurs livres
Des négociants rêveurs chevauchaient.

III

Or j'ai vu passer en victoria
La petite reine,
La reine des cœurs que j'aime, il y a
Plus d'une semaine.
Je fus pris aux laçs de sa robe à traîne.
Bien lourde est la chaîne
Du pauvre Bottum, ô Titania !

IV

Ainsi disparaît, Belle, à votre aspect
Mon enthousiasme ;
Et je m'en revins tristement avec
Le nommé Marasme.
Car l'Amour au cœur est un cataplasme,
Comme dit Erasme,
Fameux hollandais qui parlait le grec.

## SCÈNE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Mary, dans son lit bleu, nonchalante se pose
Comme malade, et rit aux madrigaux tombés
De la cervelle en feu de ses deux Sigisbés.
On voit les seins bondir sous la chemise rose.

Il est minuit un quart au moins, et porte close;
Un dix-huitième siècle et des tons dérobés
A Watteau. Nous avons l'air de petits abbés
Descendus d'un service en Sèvres. Qu'on ne glose!

La conversation est très pudique, et puis
Etant deux, nous avons une jalouse alarme
Qui pose sur nos fronts le masque des ennuis.

Et je m'en vais malgré Cupidon qui me charme;
Car je me sens, au fond, tout abbé que je suis,
Malgré moi, devenir de plus en plus un Carme.

## DÉCLARATION

### I

Ta chevelure est un licou
Dont je deviendrai le pendu
Si vous voulez, Mademoiselle,
Pour quinze heures, c'est entendu.
Pour quinze jours, ou pour beaucoup
De ces nuits que l'amour cisèle
Si vous voulez, Mademoiselle.

### II

Tes yeux sont un noir océan
Dont je serai le matelot,
Si vous voulez, Mademoiselle ;
Mon rêve affrontera le flot,
Dussé-je mener au néant
Moi, mon amour et ma nacelle,
Si vous voulez, Mademoiselle.

III

Tes lèvres sont deux fleurs de sang
Dont je serai le papillon,
Si vous voulez, Mademoiselle
Je leur prendrai leur vermillon
Et leur éclat éblouissant
Pour en barbouiller mes deux ailes,
Si vous voulez, Mademoiselle.

IV

Tes seins ont l'air de monts aigus :
J'ascenderai leurs pics rosés,
Si vous voulez, Mademoiselle ;
Je dirigerai mes baisers
Jusques aux vallons ambigus
Où fleurit le poil de l'aisselle,
Si vous voulez, Mademoiselle.

V

Tes hanches sont comme un tombeau
Où je m'enterrerai vivant,
Si vous voulez, Mademoiselle.
Quoique ce soit très énervant
D'expirer pour l'amour du beau,
Je veux y consacrer mon zèle,
Si vous voulez, Mademoiselle.

## MYSTICA-REALE

### I

Ton dieu n'est pas le mien ! Ton Christ me désespère
Avec ses blonds cheveux sanglants !
J'aime mieux le Soleil et Bacchus notre père,
Et Vénus aux robustes flancs.
Mais n'importe ! j'irai vers quelque cathédrale —
A l'heure où la Lune du soir
Verse par les vitraux une lueur spectrale —
Avec toi dans la nef m'asseoir.
Et des femmes en deuil arriveront voilées
Vers les noirs confessionnaux,
Et les enfants de chœur, par larges envolées,
Passeront comme des moineaux ;
L'encens parfumera la lumière des cierges :
Aux sons d'un orgue gémissant,
Je verrai se courber les femmes et les vierges
Dans un cambrement indécent.

Peut-être évoquerai-je un instant mon enfance
Et tout ce qu'autrefois j'aimai ;
Mais le mystique Amour, me trouvant sans défense,
M'aura bien vite désarmé.
Moi, sceptique, j'aurai pour vous la morne extase
Du plus hystérique béat.
Allons donc vers ce temple à l'heure où la nuit gaze
L'Angelus et l'Alleluia.

II

Mais puisque j'ai cédé, mignonne, à ton caprice
En refoulant les vieux parvis,
Où le *Dies Iræ* terriblement hérisse
Les cheveux des dévots ravis,
Viens ! ton lit entr'ouvert appelle le blasphème
Et la païenne impiété.
Viens, Mystica-Reale, avec moi, viens, je t'aime,
Dans ta chair belle de santé.
Oublions le remords et clouons bouche à bouche
D'angéliques baisers impurs ;
Tes seins marmoréens et ta hanche farouche
Pour la jouissance sont mûrs ;
L'encens des jeunes clercs t'a mis du vague à l'âme :
J'en prends un goût de Séraphin ;
Sur la couche réelle où tu redeviens femme
Je veux m'extasier sans fin.

## A MIA

Le seul culte qui soit resté vivant en moi,
Fait d'éblouissement, d'hystérie et d'effroi,
Mais aussi de bonheurs étincelants d'emphase
C'est le vôtre — le tien — ô sublime Beauté !
Qui brilles en mon ciel comme un soleil d'été,
Blonde et brune à la fois, et dont la nudité
Plongerait le plus sombre eunuque dans l'extase !

Pauvre prêtre d'un culte aujourd'hui délaissé,
Las ! je n'ai que ma foi, mon frêle cœur blessé,
Ma vie — un rien — ce que peut offrir un poète ;
M'enivrer longuement de tes yeux bleus et verts,
Chanter, crier ta gloire à ce sourd univers,
En jetant aux échos parisiens mes vers.....
Et te donner des fleurs — tous les jours — pour ta fête.

## SUR LE PARQUET

Ce n'est plus dans l'alcôve! et le lit est trop mou...
Il nous faut le parquet maintenant : c'est la couche
Où la chair jouit mieux de la chair qui la touche.
Là, le plaisir meurtri prend un sauvage goût.

Ce n'est plus le baiser d'amour, c'est le cri fou,
La bouche qui veut mordre et qui mord l'autre bouche,
Et des rugissements de lionne farouche,
Et des sursauts de nerfs à mourir sur le coup.

Oh! va je t'aime ainsi, pâle luxurieuse,
J'aime te voir bondir féroce et sérieuse,
Quand tu livres tes flancs à la rage du soir.

Si nous sommes blessés, qu'importent les blessures?
En souvenir joyeux plein de joyeux espoir,
J'emporte sur ma lèvre et garde tes morsures.

## MIÈVRE SONNET

Me vient sourire en votre doux sourire,
Me vient chagrin en vos minces chagrins,
Me vient désir en vos désirs sans freins,
Me vient lyrisme alors qu'êtes ma lyre.

Me vient délire en vos nuits de délire,
Me vient douceur en vos moments sereins,
Me vient musique en vos chants souverains,
Me vient fureur à l'heure de votre ire.

Me vient poursuite, hélas ! si vous fuyez,
Me vient tristesse alors que vous riez,
Me vient plaisir quand vous versez des larmes.

Me viendra Jour si livrez vos appas,
Me viendra Nuit si durent mes alarmes,
Me viendra Mort si ne te revois pas.

## VENTOSE

### I

Là-bas, là-bas pleure ventôse.
La neige en robe de satin
Enroule une valse morose
Autour du brouillard incertain.
Mais, sans souci des fausses notes,
Un violon dans le lointain
Gémira d'étranges gavottes.

### II

Il fait ténèbres ! rien ne nuit
Aux baisers comme la lumière.
Écoutez-moi ! le doux minuit
Épand la langueur coutumière.
Noël ! un amour nous est né !
Mon cœur, cette pauvre chaumière,
Mieux qu'un Louvre est illuminé.

III

A la vitre qui donc nous guette ?
Est-ce qu'un inconnu jaloux
Me disputerait toi, Conquête ?
N'ayez point peur, blottissez-vous
Plus près, pour que je vous protège :
Ce grand fantôme blanc et doux
C'est l'ami de l'Amour, la neige.

IV

Le feu crépite doucement,
La lampe tamise des rêves,
Laisse pleurer l'acharnement
Des lourds ventôses sur les grèves.
Devant tes carreaux irisés
Ils viendront conclure des trèves,
Curieux de voir nos baisers.

V

Laisse couler ta chevelure.
Hâtons-nous d'aimer : les Hivers
Nous isolent de la nature.
Ah ! détestons les gazons verts :
Tes draps fleurent mieux que les roses.
Plus que les lilas entr'ouverts
Je veux tes lèvres demi-closes.

## A MADEMOISELLE FANTASQUE

### EN SON CHATEAU DE FOLIE-LES-FLEURS

### I

Le soir tombe là-bas. Je ne vous verrai point;
Je suis plein de ferveur et de mélancolie ;
Je me sens devenir bébête dans mon coin ;
Près des indifférents qui me semblent très loin,
Je songe avec amour à l'amour qui me lie.

### II

Dans le rayonnement de tes yeux bleus et verts
J'ai repuisé la flamme ancienne, disparue,
Et les foyers d'amour subitement rouverts
Illuminent mon cœur à tort et à travers,
Comme le soir on voit s'illuminer la rue.

III

Pauvre rue en effet que ce cœur! un chemin
Où se traîne aujourd'hui ma mourante jeunesse.
Malgré tout, elle fait un effort surhumain :
Peut-être il suffirait qu'on lui tendît la main.
Il faut si peu de chose afin qu'elle renaisse!

IV

Chère, te voir passer sur ma route, le soir,
Dans ce costume anglais *swell* de très haute allure ;
Ton chapeau Gainsborough laissant à peine voir
Ces deux rêves d'amour, tes yeux cerclés de noir,
Et dont le feu sauvage aveuglant me torture.

V

O passion ! Sentir qu'on vit tant qu'on en meurt !
Vous avez, indolente et traîtresse créole,
Un teint si pâle et chaud, un trouble si charmeur,
Tant de gaieté vivace et de méchante humeur !
Vos cheveux blonds vous font un chapeau d'auréole!

VI

J'ai possédé cela : ces cheveux et ces yeux;
Tes lèvres et tes seins et tes hanches de flamme.
Je te connais partout. Mes baisers curieux

Ont fouillé les replis les plus mystérieux;
Mais je n'ai que ta peau, je veux avoir ton âme.

VII

Et si je ne puis pas voir le tic-tac secret
Qui fait battre ton cœur et palpiter ta vie ;
Si je te sens recluse en un moi trop discret,
Je cherche le divin poignard qui t'ouvrirait ;
J'aime mieux que tu sois morte, à jamais ravie.

VIII

Car, au fond, sache-le, l'existence n'est rien.
On peut faire au néant cette facile aumône.
Puisque mes vingt ans sont un souvenir ancien,
Que Roméo n'est plus dans moi, garde-toi bien,
Juliette ! tu peux devenir Desdémone.

## POSSESSION

Moi qui t'ai possédée, ô Beauté surhumaine,
J'en ressens la terreur mystique au fond de moi.
L'Amour me tient, l'Amour, ce frère de la Haine.
La Névrose puissante et morose qui mène
Au gouffre de Folie absurde et plein d'effroi.

Mais je t'ai possédée! et je vais dans la vie
Avec l'enchantement d'un souvenir heureux.
Ta décevante image en mon âme ravie
Fait que ma passion, autrefois assouvie,
Me berce d'idéal stupide et vaporeux.

Toi que j'ai possédée et qui fus la plus belle,
La plus étrange avec tes yeux cerclés de noir,
Sois-moi méchante hélas! destructrice et rebelle.

Tu n'empêcheras pas d'aller par ribambelle
Mes rêves très fervents te rebaiser le soir.

Que tu veuilles ou non, va, je t'ai possédée!
L'imagination du poète te tient.
Malgré toi, dans la nuit, tu te sens obsédée :
C'est que, dans mon désert, ma triomphante idée,
Pour te reposséder à jamais — se souvient.

## A LA PETITE DUCHESSE

Je n'ai jamais connu rien d'empoignant comme elle,
Empoignant et poignant : tragédie, où se mêle
Le vaudeville avec un chic éblouissant —
Sur un fond de ténèbre, une fleur de bon sang.
Elle a, loin des guetteurs, les sanglots solitaires
Des grands ambitieux à sombres caractères ;
Et, devant tous, l'ardeur et le rire inouï :
Car le spleen concentré mousse comme l'Aÿ.

Un boursier ne sait rien déchiffrer en cette âme
Et le notaire en dit : Quelle bizarre femme !
Bast ! tu ne comprends pas mince tabellion,
Cette sphinge-chimère à croupe de lion,
Ce mobile hippogriffe où le désir chevauche,
Qui monte vers tous les soleils et les débauche,
Pégase féminin escaladant l'Espoir
Sur deux ailes de feu : l'Orgueil et le Vouloir.
Toi que Paris, le grand corrupteur, fit la sienne,
Toi, ma provinciale, et leur parisienne !...

Ah ! je me sens le cœur mordu par le sanglot,
Pour t'avoir retrouvée et te perdre si tôt.

Et te perdre ! parbleu ! la lutte pour la vie,
Le désir souverain, l'ardeur inassouvie,
Qui t'ont saisie au cœur et ne te lâchent plus,
T'empêchent d'écouter mes sanglots superflus !
Et puis c'est peu de chose, un amour de poète,
Une fleur qu'on respire un instant et qu'on jette,
Et je ne t'en veux pas et je te comprends bien,
O Regina — pouvoir est tout, aimer n'est rien.

Une idylle près d'un piano ! belle affaire !
Ce qu'il faut, c'est la lourde et morbide atmosphère
Des grands salons remplis d'habits noirs décorés :
Gens arrivés, banquiers cossus, sportsmen titrés.
— Il est fou, ce poète ! — Une idylle ! une idylle ! !
Ah ! du poivre plutôt, du kari volatile
Qui pimente la lèvre et désucre le cœur !
Qu'est-ce encore le poivre ? — Ah ! plutôt l'air vainqueur
Dont on traîne une robe immense sous les lustres,
Loin des amoureux fous et des poètes rustres
— C'est cela que tu veux — L'hidalgo million,
Voilà ton cher seigneur et superbe lion !
Pourquoi l'adores-tu ? Pour lui-même ? Non certe.
Pour son chatoiement jaune à fausse teinte verte ?

Non, non ; mais pour pouvoir à ton tour mépriser,
Pour aller sans pudeur tout oser — tout user :
Le cœur de diamant après l'âme de rose...
L'abeille de l'orgueil jamais ne se repose.
Idylle ! ! ah ! si tu prends ton vol jusque là-haut,
Tu voudras butiner Dieu le Père. — Il le faut.

Eh bien, soit ! cours au but, le sourire à la lèvre !
Marche dans ton couronnement et dans ta fièvre !
Sois reine ! tu seras reine, je te le dis,
Reine de nos Enfers et de nos Paradis,
Et tu t'étourdiras loin des idylles plates. —
Or moi, courbant mon cœur, courbant mes omoplates,
Je veux être un de tes mille-et-un courtisans ;
Pour saluer ton front aux diamants pesants,
J'irai, perdu parmi les jockeys, frêle artiste,
Et je triompherai de me sentir si triste.

Tu m'as pris comme fou, je resterai ton fou :
C'est mon rôle, c'est mon carcan et mon licou !
A moins que l'on ne soit inscrit sur le Grand Livre,
Il faut être amusant dans le monde pour vivre.
Je serai ton bouffon, ton pître, ton pierrot !...

Oh ! t'avoir retrouvée et te perdre si tôt !

## LA DISPARUE

Pour disparaître, enfant maussade trop aimée,
Vous choisîtes un jour de spleen et de brouillard —
Vous avez dû tourner dans la chambre assez tard,
Et sur maint souvenir vous vous êtes pâmée.

Vous me détestiez bien ! Las ! votre âme fermée
N'avait su rien me dire, et mentait sous le fard
De je ne sais quel rouge emprunté de hasard
Aux vieux coffrets perdus de notre amour fanée.

Vous fîtes un charmant paquet de bibelots...
Et cela sans soupirs, ni larmes, ni sanglots.
Vous avez pris aussi d'anciennes violettes —

Vos lettres ! — surtout celle où brûlaient vos aveux !
Et de peur qu'il me vînt remembrances follettes,
Tu n'as pas laissé même une épingle à cheveux.

## LENDEMAIN DE FÊTE

Pauvre refrain que cette romance
IRONICUS.

### I

Vous souvient-il peut-être encore
Des belles heures de jadis,
Où je vous disais : je t'adore !
Avec des airs de Paradis ?
Un autre t'a conquise, ô ma chère conquête ;
Le Paradis perdu fut un rêve d'un jour :
Comme ils sont alanguis, les lendemains de fête,
Et comme ils sont cruels, les lendemains d'amour !

### II

Vous souvient-il, ô ma compagne,
Des folles nuits de carnaval,
Où sur des coupes à champagne
Nous naviguions vers l'Idéal ?

Nous n'en avons gardé qu'un grand mal à la tête ;
Peut-être, au fond du cœur, un reste d'ennui sourd :
Comme ils sont alanguis les lendemains de fête,
Et comme ils sont cruels, les lendemains d'amour !

III

Souvenirs de folie ancienne,
Et souvenirs d'amours défunts,
Me poursuivent comme une antienne
Faite de chants et de parfums.
C'est presque une harmonie énervante et discrète,
Une brume qui prend ta forme et tes contours :
Comme ils sont alanguis, les lendemains de fête,
Et comme ils sont cruels, les lendemains d'amour !

IV

Le temps emporte dans sa nasse
La gaîté, l'amour et l'espoir ;
Tout passe, tout casse, tout lasse,
Comme vous m'avez dit un soir.
A quoi sert de pleurer ? La vie est ainsi faite ;
Nous recommencerons ce soir, demain, toujours :
Comme ils sont alanguis, les lendemains de fête,
Et comme ils sont cruels, les lendemains d'amour !

## V

Le printemps reviendra, mignonne,
Et refleurira les vieux nids,
Les ceps remettront dans la tonne
L'oubliance et les chants bénis —
Mais un spectre est debout, sinistre, qui nous guette,
Pour tuer notre joie avec ce seul discours :
Comme ils sont alanguis, les lendemains de fête,
Et comme ils sont cruels, les lendemains d'amour !

---

## PAUVRE CHANSON D'HIVER

Ah ! pauvre ciel perclus, fond d'azur mal appris,
Te voilà barbouillé comme un cœur de malade.
L'asphalte de Lutèce a l'air d'une panade...
Comme il fait gris !

Les vagabonds brouillards s'enroulent et jouissent ;
Des ombres de passants, là-bas, s'évanouissent.
Les femmes de plaisir pleurent plus qu'on ne croit :
Il fait si froid !

Temps d'ouate, charmant le regard de l'artiste,
Et berçant les pensers sur un ciel d'édredon ;
Mais pour les amoureux, frileux sous l'abandon,
Il fait bien triste !

Par pitié, rendez-moi la lumière du jour,
Chers pays de là-bas, cigales monotones,

Quand sous les verts rameaux, en l'oubli des automnes
S'en vient l'amour.

Ce nuageux hiver brise toute ma joie !
Car mon cœur défleuri sous l'averse se noie,
Jusqu'au jour, où, sur mon cercueil, noir coffre-fort,
Viendra la mort.

# EPILOGUE

## I

Pour celle-là que j'aimais tant
J'ai rythmé des chansons heureuses,
Pleines de l'Idéal d'antan ;
C'étaient des notes vaporeuses
Dont Vaucorbeil était content,
Et les fauvettes amoureuses,
Pour celle-là que j'aimais tant.

## II

J'ai mis mon cœur en un poème
Que personne ne lira plus ;
Ce sont de beaux vers de carême
Poitrinaires et superflus,
Très démodés et mort-nés même
Puisqu'elle ne les a pas lus
Chagrins de cœur en un poème.

### III

Comme elle n'a jamais compris
Les gasconismes de tendresse,
L'illécébrante de Paris ;
Je veux rentrer dans ma paresse,
Loin des poèmes manuscrits,
Et je ne veux plus de maîtresse
Puisqu'elle n'a jamais compris.

### IV

Je nouerai peut-être des drames
Avec le compagnon Busnach.
On y verra de jeunes femmes,
Ayant pris des maris au sac,
Clore les doux épithalames
Par trois ou quatre tours du lac...
Je nouerai peut-être des drames.

### V

Je constellerai les journaux
D'une politique poncive,
J'étudierai les tribunaux
Sans littérature excessive,

Et, perdant ma poudre aux moineaux,
Je supputerai le khédive,
Pour en consteller les journaux.

## VI

Et c'est comme cela, ma mie,
Qu'oublieux du rythme et du chant,
De l'amour et de l'insomnie,
De par ton sourire méchant,
Je cours apprendre l'alchimie
Qui donne de l'or au marchand.
Et c'est comme cela, ma mie.

# IRONIES D'AMOUR

# DÉFINITION D'AMOUR

## EN RÉPONSE A GEORGES LORIN

A propos de son Panneau décoratif.

---

Nous sommes montés dans le bleu bizarre
D'une nuit d'été veuve des sommeils ;
Nous avons trouvé, comme feu Pizarre,
Un Pérou tout plein de louis-soleils :
Des soleils d'amours, des louis d'ivresses,
La belle monnaie ancienne des cœurs,
Et de nos deux mains pleines de caresses
Nous nous sommes fait des trésors vainqueurs.
Qu'on ait des chapeaux en tuyau de poêle,
Ou que l'on soit nu comme Antinoüs ;
Que Grévin d'un peu d'étoffe la voile,
Ou qu'elle ait l'aspect glabre des Vénus :

Qu'on soit pauvre ou riche, imbécile ou sage,
Athée ou païen, divin ou maudit ;
Si le ciel est mort, vieux ciel sans ouvrage,
Nous le retrouvons dans le ciel de lit.
Et sans s'occuper de mode quelconque,
Sans souci du galbe et des vêtements,
L'amour traîne encore la divine conque
Sur l'éternel bleu des vieux firmaments.

---

## QUI FEMME A

Quand femme vous aurez, jeunes hommes imberbes
Prenez un maître avec des fleurets, des plastrons ;
Envoyez des paquets de balles dans les ronds,
Apprenez à vos yeux les allures superbes.

Ayez des aspects durs et des gestes acerbes,
Des cheveux droit plantés sur de robustes fronts,
Soyez forts, soyez sûrs, soyez nets, soyez prompts,
Car vous récolterez les querelles par gerbes.

Les autres sont debout et guettent votre bien ;
Ils dépenseront Tout pour la Femme, ce Rien :
Les nuits blêmes et l'or, le sang et la promesse.

La féminité perfide sourira —
Malgré tous les serments sur le livre de messe
Ou la Bible d'Amour. — Las! qui femme a, guerre a.

## SONGE, MENSONGE

### I

Elles s'ouvrent au jour dans la rosée en perles,
Sous le baiser furtif des viveurs papillons,
Et, pleines de bonté, donnent à boire aux merles,
Aux mendiants, de quoi décorer leurs haillons ;
Ce sont coquelicots, muguets, verveines, menthes,
Un trésor d'arc-en-ciel que le sol fait jaillir —
Et songer qu'il y a trop de fleurs sur les pentes,
Et qu'on n'a pas le temps de toutes les cueillir !

### II

Là-bas, les flots venus des lointains antipodes,
Se culbutent, roulant, et chantant leur chanson,
Vagues de mer ayant connu toutes les modes
Et vu tous les pays couchés sous l'horizon.

Porteuses des vaisseaux et des marins volages,
Elles disent : Vers quel Ailleurs nous en aller ? —

Et songer qu'il y a d'autres et d'autres plages,
Et qu'on n'a pas le temps de toutes les fouler !

## III

Là-haut, Vénus et Mars, Jupiter et Neptune
Étonnent le Chaos, aïeul de l'Océan ;
Et, de leur soc de feu sillonnant la nuit brune,
Nous tracent des chemins dans l'Inconnu béant.
Elles disent « bonjour » aux errantes comètes,
Ces bohêmes munis d'un fier laisser-passer. —

Et songer qu'il y a des valses de planètes,
Et qu'on n'a pas le temps de toutes les valser !

## IV

Celles-la font vibrer l'espérance infinie,
Fugitives amours, rudes ambitions,
Après elles laissant des vapeurs de génie
Sur le sable toujours mouvant des passions,

Douces à concevoir, et de rêves fardées,
Dans la griffe du rythme on voudrait les sertir.

Et songer qu'il y a de frileuses idées,
Et qu'on n'a pas le temps de toutes les vêtir !

## V

Or les belles s'en vont aux sourires, aux fêtes,
Montrant le dos si pur, et le sein demi-nu,
L'échantillon des chairs suavement parfaites
Qui, par ce que l'on voit, révèle l'inconnu.
Mystérieux appels ! Enigmatiques flammes !
Où nos cœurs de bois mort se voudraient consumer ! —

Et songer qu'il y a trop de divines femmes,
Et qu'on n'a pas le temps de toutes les aimer.

## VI

Dans un envolement de jupes balayeuses
Tournent les habits noirs des valseurs amoureux.
Les neiges de la nuit s'ébattent curieuses
Aux vitres, ces remparts frêles et vigoureux

De factices soleils versent de chauds mensonges ;
L'orange la plus mûre a des fleurs d'oranger.

Et dire qu'à Paris il y a tant de songes,
Et que le tourbillon empêche d'y songer !

## LE PETIT LEVER D'UN SPHINX

Les blonds cheveux frisés en mèches très habiles
Rejoignent les sourcils longuement dessinés,
La croupe a, sous les draps, des aspects contournés.
Allure rappelant le repos des Sibylles.

Sous le peignoir brodé les seins très immobiles,
Des frissons de pur-sang sur les ailes du nez.
Le Sphinx méduse Œdipe avec ses yeux cernés,
Sa joue en fleur de neige et ses lèvres nubiles.

Nos rêves étonnés, nos désirs, nos chansons,
Nos poèmes anciens que nous méconnaissons,
Vont tous se réfléchir en cet œil qui nous brave.

S'ils nous semblent parfois, nos chers amours, grandis
Énigmatiquement monstrueux et maudits,
C'est que la Femme inerte est un miroir concave.

## EN FOLIE

Dans une clarté sombre, au bout de l'univers,
Le poète franco-germain clame des vers :

Les échevèlements saugrenus de l'abîme
Se dressaient ! Eperdus, nous allions sur la cîme
Apre, sur les rocs noirs et les glaciers fondants,
Màchonnant des versets mornes entre nos dents.
Nous étions Balaam moins l'âne, et Robespierre
Moins les gilets à fleurs de cet homme de pierre ;
En un mot comme en cent, nous étions Rêve, un front
Qui se perd dans la nuit, auguste, chauve et rond.
— C'était beau ! — nos accents se mêlaient en vibrance
Nous avions des pensers dont l'abracadabrance
Surpassait en hauteur septante fois sept fois
Les pensers virtuels du Très-Haut, Roi des Rois.

Or, dans cette âpreté sincère de l'Idée,
Nous marchions, les regards en haut, l'âme inondée

D'un torrent de clartés, d'un lac de désespoir,
D'un fleuve d'inouïsme, et d'un océan noir
D'encre Mathieu-Plessy, qui nous sert, dans nos fièvres
Quand l'Esprit vient poser ses lèvres sur nos lèvres,
A buriner, puissants, sur le papier serein
La fière nudité des Poèmes d'Airain.

« La Femme, disions-nous, est le roi des fantômes !
« Aimons ce composé substantiel d'atomes
« Dont la rondeur séduit. Des éclairs dans du lait !
« Une nudité glabre et fébrile qui plaît ;
« Le fourmillement chaud des lèvres offensives ;
« Colonnade : les dents ; et pourpre : les gencives !
« Un ventre aussi poli qu'un gentleman, et l'Œil,
« Fenêtre ouverte au grand Idéal plein d'orgueil. »

Tu répondis : « Qu'importe ? » avec un rire sombre ;
Et comme tes pensers grouillaient dans la pénombre,
Ainsi qu'en un clocher où vibre le beffroi,
Sur le vieux Sinaï plein du troublant effroi,
Tu te dressas hautain, pâle, en proie au délire,
Et je te fis, amer, passer la grande lyre,
Et n'ayant plus l'effort de l'Enorme, tu dis :
« Funeste entassement d'Enfer sur Paradis,
« La Femme, c'est le Ciel qui rampe, c'est la Joie
« De l'éternel Azur auroral qui rougeoie,

« C'est le Sylphe d'Eden dont l'aiguille recoud
« Le manteau du rêveur ; ses baisers ont le goût
« Des ananas qu'on voit dans les pâtisseries ;
« Elles savent voiler leur corps dans des soieries ;
« Et leurs cheveux, trouvés chez Lenthéric, sont longs !
« Qu'importe le Néant ? Leurs yeux glauques ou blonds
« Vers l'Idéal brumeux sont l'unique fenêtre. »

« Une voix répondit dans l'ombre, et dit : PEUT-ETRE ! ! !

## ABSENCE

Quand elle l'eut baisé follement sur la lèvre
Dans le dernier reflux de l'amoureuse fièvre,
Elle lui dit : adieu ! l'amant dit : au revoir !
Hélas ! ce fut en vain qu'il l'attendit le soir,
Puis deux jours ! Au cadran de l'horloge, la paire
D'aiguilles, que l'effort de tourner exaspère,
Se croisa lentement durant deux lentes nuits,
Compas maussade errant au cercle des ennuis !
Que faire ? — S'accouder pensif à la fenêtre ?
Ça glace ! — S'en aller ? — Elle viendra peut-être !
Comme la nuit est longue ! Il ne fera plus jour !
Bon Dieu ! comme le temps est long loin de l'amour !
Comme les clochers ont des tintements d'alarmes !
Et comme il est trempé, ce mouchoir plein de larmes !
Les nuages s'en vont, pressés par un vent dur.
Le jour de février se lève. Pas d'azur !
L'amoureux, en fumant, s'est desséché la gorge ;

Le sanglot geint en lui comme un soufflet de forge.
Au matin, les yeux las de larmes et le cœur
Morne, en Parisien il reprit l'air moqueur.
Or, le troisième jour, elle revint, tranquille,
Lui disant : Mon ami, tu t'es fait de la bile
Bien inutilement. Et puis, avec douceur :
J'ai passé ces deux nuits au chevet de ma sœur.
L'Amour est un aveugle aveuglant ; lui, fit l'homme
Qui pouvait croire, et crut réellement en somme.
Jette-lui tes cailloux, moraliste cornu !
Il l'aima doucement ; puis d'un air ingénu,
Il dit : Il se peut bien qu'il soit vrai, ce mensonge.
L'amour les remporta tous les deux dans le songe
Avec ses ailes d'or et de pourpre, là-bas.
Elle était trois fois plus tendre. — Dis, n'est-ce pas
Très doux de s'aimer bien, de le dire et le faire ?
On est enveloppé d'une souple atmosphère.
Oh ! ne pensons à rien ! Je t'aime, mon amant ;
Je t'aime un peu, beaucoup, tendrement, follement
Et plus encore ! Et puis, la fête étant finie,
Elle dit : Je me sens tout à fait rajeunie.
Ce fut alors qu'il put comprendre, mais trop tard,
Qu'elle s'était vendue au vieux seigneur Dollar.

---

## CAGE D'AMOUR

Il lui disait :

« Je t'ai donné toute ma vie !
Au balthazar de joie où Paris ne convie
Que les riches et les gens proprement gantés,
Je t'ai fait, ma chère ange, asseoir à mes côtés.
Notre petit hôtel coquet sur l'avenue
Élargit sa façade où la brique est venue,
Sous le toit bleu d'ardoise et sous le ciel vert-bleu.
Poser ses pans coupés rouges de sang et feu.
Deux vases du Japon ornent le péristyle ;
La porte en fer forgé montre un Amour futile
Tenant un billet doux entre ses mièvres doigts ;
Il porte un carton lourd de lettres pour carquois.
Le corridor est plein des plantes les plus drôles,
Et la Vénus de marbre offre ses deux épaules
Aux baisers d'un satyre admirable de rut ;
L'escalier dans le fond a des aspects de luth ;
Et l'on vient jusqu'ici par une pente douce
A croire en plein frimas, qu'on glisse sur la mousse.

Ton boudoir est un rêve empli de bibelots :
Un bout de Greuze — cher — deux groupes d'angelots
Qui nous viennent d'on ne sait qui, mais authentiques.
Combien j'en ai pillé de poudreuses boutiques
Pour élever un temple à ta divinité !
Je me suis fait artiste, et je n'ai pas compté.
Regarde ! le pur-sang piaffant sur le sable ;
Edouard et Joseph, en tenue incassable,
Attendent. On ira chez Worth, chez Fontana.
Et chez Brunswick où rien pour rien ne se donna.
Vers le bois tu courras sous les voûtes ombreuses,
Ton bonheur insolent fera des malheureuses,
Et dans son tapecul modeste, le vieux duc
Sentira remuer un peu son cœur caduc.
Que veux-tu donc enfin, maussade ? sur ta table,
Les primeurs du Levant et le vin confortable,
Un café tellement exquis que j'en suis bleu.
Mais que veux-tu ? — L'argent pour ton plaisir c'est peu ;
Ta loge est assurée au concert, au théâtre,
A l'Hippodrome ! J'ai du v'lan ! je t'idolâtre !
Puis tu m'aimes ! Voyons, que peux-tu désirer ? »

Elle courba la tête et se mit à pleurer.

Alors, très froid, il dit en s'asseyant près d'elle :
« Non, je ne comprends plus tes caprices, ma belle !

Tes vapeurs, tes ennuis, qui viennent par instant
Te poser sur le front une neige d'antan,
Quelque chose des jours où tu pleurais, pauvrette,
En chantant dans les cours des refrains d'amourette,
Tristes parce que fous. Ce passé te revient —
Personne n'en peut mais — lorsque le spleen te tient ;
Au diable ! je suis las. Aussi fais à ta guise
Je vais jusqu'à la Bourse, et puis chez la marquise ;
Au cercle, grand dîner ! puis une main au bac :
Je crois que cette nuit il y aura le sac.
Je rentrerai fort tard, si peut-être je rentre :
Je suis comme un mari pour vous, je prends du ventre.
J'ai besoin d'une orgie, et je veux me griser.
Donnez-moi votre main que j'y pose un baiser ;
Et pleurez tant qu'il vous plaira, chère martyre. »

Et, quand il fut parti, Mignon eut un sourire.

## MARQUISETTE

(Marquisette est assise de côté, sur le sofa, très étroitement serrée dans sa robe ; elle joue avec son éventail.)

Dam ! si cela vous plait d'entendre mon histoire,
Voici. — Tout est exact, et, notez-le, notoire —
Les reporters pourront la donner aux journaux —
Je débute demain dans la *Fée aux moineaux* :
Un rôle à grand succès. — Passons. — Je vins au monde,
Vous savez tous comment : sous un chou. — J'étais blonde,
L'acajou n'étant pas encore découvert —
Mon père était un chef d'escadron assez vert,
Mais veuf, hélas ! et qui mourut de son veuvage :
Il se consolait trop. — Au bout de mon sevrage,
On me cloitra : cric, crac. — J'ai donc étudié
L'orthographe dans un couvent stipendié
Par l'Etat, fabriquant pas mal d'institutrices
Pour l'exportation, procurant des lectrices

Aux membres du Jockey frappés de cécité,
Ou simplement atteints de spleen : c'est mieux porté
Le spleen à deux : pour ça voir petites annonces
*Cacolet.* — Je n'avais certes pas pour trois onces
De préjugés mesquins en quittant Saint-Denis :
Les oiseaux ont toujours le parfum de leurs nids ! —

— Orpheline et très pauvre, au bout d'un mois à peine
J'entrai chez un vieux duc : dix louis par semaine
Pour lire un Consulat ou deux de monsieur Thiers. —
Ce que nous lûmes peu, c'est navrant. — Les hivers
De la vie avaient fait rage sur ce brave homme,
Et néanmoins... Comment vous expliquer?... En somme
Par les nuits d'août j'avais rêvé d'un autre amant!...
Pfutt ! malgré le grand âge, il suffit d'un moment. —

C'était un scélérat, mais bon diable ; il fit dire
A son neveu, le marquiset de Triste-Sire,
De venir lui parler un soir. — Le marquiset
Était pauvre, et son oncle au fond le méprisait ;
Pas d'héritage et pas la corde pour se pendre ;
Le juif Eléazar n'aurait su quoi lui prendre.
Or l'oncle du Jockey, sans plus de tralala,
Lui dit : Un million de dot, épouse-la. —
Ce fut fait. — On pilla les orangers de Nice
Pour ma couronne blanche, et le duc si propice

Et si miraculeux encor, le vieux lion,
Sur la table de nuit posa son million. —

Le marquiset de Triste-Sire était très triste
Comme mari : nul goût, et nul ressort d'artiste;
Mais pour le baccara c'était un don Juan.
Il passa dix-huit mois à tout perdre en jouant. —
Or, comme il a mangé ce beau million rose,
Je me sens très perplexe à creuser une chose :
Savoir si le dicton que nous avons appris
Est juste : ont-ils au jeu la veine, les..... maris ?

Mon marquiset fila comme une étoile double
D'opéra-bouffe à qui le Russe offre le rouble. —
J'aurais pu retourner au duc, et lire encor
Un ou deux in-quarto ; mais le duc était mort.....
Comprenez-vous ce duc qui meurt sans dire gare ?
Un soir, devant son grog, en fumant son cigare
A son cercle, il fut pris d'un étourdissement,
Et rendit sa chère âme apoplectiquement. —

Mais une marquisette a toujours un bon ange :
J'appris par un monsieur très bien, agent de change
Ou sportsman, qu'on cherchait une étoile à Taitbout
Pour la *Fée aux moineaux*, un succès de haut goût,
A faire pâmer d'aise au baisser de la toile !

Mais j'ai des diamants, je suis donc une étoile,
Me dis-je, et je m'en vais trouver le directeur.
Il me laissa parler... Oh ! c'est un amateur
Qui s'y connaît ! ! — Il m'a tout de suite engagée ;
Je lui plais. Il faudra lui tenir la dragée
Un peu haute : marquise, avant, pendant, après,
Surtout en ce moment où je tiens un succès ;
Car j'ai vu ces messieurs de la Presse, la Banque,
Le grand monde ; pas un du Tout-Paris n'y manque.
C'est pour cela que j'ai des places plein la main.

(Se levant.)

En voici. — Donc, messieurs, mesdames, à demain !

Exit.)

---

## EXTRÊME-ORIENT

Ka-Ka-Doi, mandarin militaire, et Ku-Ku,
Auteur d'un million et quelques hémistiches,
Causent en javanais sur le bord des potiches,
Monosyllabiquant d'un air très convaincu.

Vers l'an cent mil et trois, ces magots ont vécu
A Nangazaki qui vend des cheveux postiches :
C'étaient d'honnêtes gens qui portaient des fétiches
Sérieux ; mais, hélas ! chacun d'eux fut cocu.

Comment leur supposer des âmes frénétiques ?
Et quel sujet poussa ces poussahs lymphatiques
A se mettre en colère, un soir ? Je ne sais pas !

Mais un duel s'ensuivit. — O rages insensées !
Car ils se sont ouvert le ventre avec fracas.....
Voilà pourquoi vos deux potiches sont cassées.

## SAPHO-LORETTE A LESBIE-TRINITÉ

### LETTRE

Pourquoi ne point haïr les hommes, comme moi ?
Et quels philtres t'ont-ils fait boire, ô ma Lesbie ?
L'âcre brutalité, peux-tu l'avoir subie,
Sans un dégoût pour la souillure, et sans effroi ?

Tu t'es livrée ainsi, tout en m'aimant ! Pourquoi ?
Suis-je trop douce, ou pas assez, à ton envie ?
Si c'est l'or qu'il te faut, moi, comme une amphibie,
Aux hommes abhorrés je me vendrai pour toi.

Mais ne me trompe point, et garde tous tes râles ;
Je veux ton feu secret ; sois froide pour les mâles.
A quoi bon gaspiller ton corps sous leurs baisers ?

Redoute pour tes flancs leurs puissantes tendresses !
De ta crinière blonde à tes talons rosés
Laisse-moi promener d'infécondes caresses.

## JOUR DE PLUIE

### PAGANISME

Dans le boudoir satin de la villa déserte
Fume le brun café, sur la table couverte
De journaux dépliés, mais peu lus. Aujourd'hui,
Tristan se sent au bout de son mortel ennui.

Quand partit Sylvia, celle qu'il aime encore, —
Un mois en ça, — Tristan fit seller dès l'aurore
Son cheval favori, partit à fond de train,
Fou de rage, humant dans l'horizon serein
Tous les coins fortunés empreints de leur passage;
Et, huit jours, il revint à ce pèlerinage.
Puis, lassé, se coucha « pour mourir », disait-il.
On était au départ du gai Printemps-Avril;
Mai venait, apportant les roses immortelles,
La sève du soleil, l'essor des bagatelles,
Le ronron amoureux des chats et des pigeons,
Et l'ennui d'être seul dans les mornes donjons.

Oh ! le cénobitisme après les mois d'ivresses !
Les draps tellement froids au désert des caresses,
L'insomnie ! Oh ! le livre incompris et laissant
Filtrer dans ses feuillets le spasme alourdissant —
L'oreiller devenant confidentiel ! — L'ombre
Secouant le château des rêves en décombre,
Sous les rideaux hantés de succubes obscurs !
Dieu ! l'adoré fantôme errant le long des murs !

Il n'y pouvait tenir longtemps : il n'y tint guère ;
Mais, parce qu'il pleurait, il prit la bonne chère
Pour consolation, et but — ceux que le trac
Du suicide émeut, glissent vers l'armagnac. —
Lui, sportsman très peu fait aux choses sédentaires,
Moisissait, maugréant contre les monastères ;
Haut en couleur et fort, il avait des besoins ;
Le sang trop globuleux le gênait dans les coins ;
L'oreille bourdonnait, le cou gonflait : le mâle
Renaissait en ce corps taillé pour le grand râle.

Aimait-il Sylvia toujours ? il ne savait ;
Mais quelque chose, en lui, d'indomptable couvait.
Or, ce matin-là même, il avait reçu lettre :
« Oui ! qu'elle avait changé de voiture et de maître.

« Qu'il pouvait se fouiller, et que c'était fini,
« Que sa perruche verte avait un autre nid ;
« Et patati et tralala... que l'autre année
« A l'exil de Paris il l'avait condamnée,
« Elle, la Sylvia, lui, Tristan ! qu'il l'avait
« Provincialisée, et qu'alors ? — du navet ! »

— « Bast ! dit-il froidement, elle est vraiment stupide. »
Mais, très loin de Paris — onze heures de rapide ! —
Il songeait : « Je ferai mon sac demain matin ». —
Il voulut déjeuner dans le boudoir satin.
Ce fut Jack qui servit, Jack, le groom à tout faire.

Tristan se réjouit dans la chaude atmosphère
Du retiro, musqué des senteurs d'autrefois.
Il s'était fait servir des choses aux anchois,
Des épices, du vin endiableur. Imprudence !
Tout cela lui mettait cervelle et cœur en danse.

Son cigare faisait un nuage mouvant ;
Il voyait, au travers, le groom Jack desservant,
Cambrant femellement son corps sous la livrée,
Les yeux cernés de bleu, la narine attirée,

Mobile, vers l'odeur des parfums bienvenus,
La lèvre en fleur et prête aux baisers inconnus ;
Le vice qui s'ignore et se cherche; et la grâce
D'un fuyant soprano que la mue entrelace.
Tristan, le poursuivant en son rêve éveillé,
De griserie et de cigares embrouillé,
Très machinalement songeait. —
O nos vieux maîtres !
Fils des traditions poétiques ! ô prêtres
Des cultes disparus, docteurs gréco-romains,
Vous qui nous avez mis tant de livres aux mains.
Pourquoi n'aurions-nous pas des églogues dans l'âme,
Un incompréhensible antique épithalame ?
Alcibiade et Socrate ? et Pétrone ? et Néron ?

Le groom Jack, les cheveux bien plaqués sur le front,
Passait et retournait. —

Jeune Bacchus du Louvre,
Dont la lèvre de marbre énigmatique s'ouvre,
Ephèbe languissant et fier de ta beauté !
O Mercure indécis ! Ganymède emporté !
Vous tous, peuple d'albâtre, ô dieux hermaphrodites,
Répétez donc tout haut ce que tout bas vous dites !

Que, fils des dieux païens, forces ayant des droits,
Vous secouiez le joug des hypocrites lois ;
Que nous vivons de chic ; que vous viviez de vie,
Laissant vos passions courir à belle envie ;
Et, lorsque la beauté se montrait à vos yeux,
N'importe où, la prenant entre vos bras joyeux,
Et posant des baisers, loin des purs et des mièvres,
Sur les fleurs du chemin et sur toutes les lèvres :
Car la volupté seule est certaine ici-bas.

Et Tristan alangui murmura : « Pourquoi pas ? »
Au fond de tout sportsman il y a le lycée.
Or, Jack, l'inconscient, sentait qu'une pensée
Etrange le couvait dans les yeux de Tristan ;
Il avait un sourire en velours, irritant :
La neuve puberté le colorait de rose.
Tristan lui dit : « Approche ! » — Il y eut une pose.
Puis ayant pris l'enfant, d'ardeur il l'embrassa
Et lui dit : « Mais va-t-en, et plus vite que ça ! »

Puis ivre, manquant d'air, il ouvrit la fenêtre,
Huma la bise humide et se sentit renaître :
Un ciel noir, et des champs mornes — à peine jour —
Midi dans un sépulcre, et midi dans un four ! —

La route déroulant comme un ruban de suie,
Des ornières, des tas de boue — et, sous la pluie,
Un troupeau de moutons sordides — auprès d'eux
Le berger en haillons fripés, le front hideux —
Eglogue des pays du Nord ! O nymphe antique,
Grèce ! Pipeaux brisés, et morte bucolique !
Ex-Faunes attristés changés en mendiants.
Tityres en sabots. Corydons larmoyants !
O vices du soleil sans soleil : noir cortège !

Et Tristan s'écria : « Mais à quoi donc pensé-je ? »

---

# LA VIE FACTICE

## LE DISCOURS DU BITUME

J'arrive de Sodome et Gomorrhe, je suis
L'éternel résidu de ces antres, détruits
Par la colère de la flamme.
On m'appelle Mer Morte! et je vis, bien portant.
Je suis un corps solide, et je possède, autant
Que bien des électeurs, une âme.

Apporté d'Orient, comme Cham, je suis noir;
Et dans votre Paris, le long du vil trottoir,
En d'énormes baquets je fume.
Des manants, avec des pelles et crocs de fer,
Tournent ma chair bouillie à leur brasier d'enfer,
Et l'on me nomme le Bitume.

Ils m'étendent en vague écumeuse au dehors;
Je bouillonne un moment, je m'apaise, et m'endors
Comme une mer qui ferait halte.
Puis on jette sur moi du sable et des cailloux

Qui m'entrent dans le sein comme un paquet de clous :
Crucifié, je suis Asphalte.

Soudain je suis foulé durement sous les pieds
Des passants, lestes, lourds, ingambes, estropiés,
Soit botte, bottine ou savate :
Des souliers d'Auvergnats et des talons pointus ;
Les vices sautillants, les pesantes vertus ;
Le derrière des culs-de-jatte.

Paris piéton : Paris qui court à son bureau,
A l'atelier, au vol, à l'amour, au bourreau ;
Paris désœuvré qui badaude ;
Paris viveur, tanguant, roulant et louvoyant ;
Paris religieux et Paris incroyant,
Le capucin et la ribaude.

On a, pour me frapper, des joncs souples et durs ;
Pour me salir, on crache : on me couvre d'impurs
Et gluants bouts de cigarette.
L'ivrogne se confesse à moi dans un hoquet ;
L'égout m'appelle « frère » ; et je sers de baquet
Au chien sordide qui s'arrête.

O lac noir ! quel destin pour un Oriental !
O palmiers du désert ! Oh ! sous le ciel natal,

Les astres ouvrant leurs paupières !...
Être couvert de fange et de débris railleurs,
Essuyé par le sec pinceau des balayeurs,
Et malheureux comme les pierres !

Cauchemar !... J'ai pourtant mes plaisirs ; je puis voir
Les femmes à l'envers glisser sur le trottoir
Avec leurs pieds, battants de cloche.
Elles ont tant de grâce autour de leur mollet,
La jarretière a tant de vice, qu'il me plaît
De tressaillir à leur approche.

Cela, c'est peu ! Je vois l'envers des cœurs humains,
Les consciences qui vont, par mille chemins,
Plonger de cloaque en cloaque ;
Et je ne me plains pas de tant de maux que j'ai.
O Sodome ! ô Gomorrhe ! enfin je suis vengé
De la foule parisiaque !

Oui, retenant en moi tous les vices perdus,
Les paganismes fous, antiquement fondus
Au feu des célestes colères,
J'en exprime le suc sous les pieds du passant ;
Je les lui glisse aux reins, au crâne, dans le sang,
Par certains vaisseaux capillaires.

Sous mon vernis, je cache une ébullition,
Où fondent idéal, rêves, illusion :
Collégien ou jouvencelle.
Il n'y a plus d'enfants, — c'est un fait reconnu ; —
Et le jour n'est pas loin, s'il n'est déjà venu,
Qu'il n'y aura plus de pucelle.

Pour l'étranger austère, et le provincial,
Je suis le tentateur, et l'anti-social.....
Qu'il fuie au loin, ou je l'enlize !
Pauvre Alceste naïf, je ronge ta vertu,
Je te donne du vice à bouche que veux-tu,
Et c'est moi qui te philintise.

Mystères de Baal, de Moloch, d'Astarté !
Toute la Phénicie, et son culte monté
Sur une Babel méphitique !
J'imbibe de poison les nerfs, et je souris,
Moi, l'exilé du Lac, en songeant que Paris
N'est plus qu'une ville asphaltique.

Passants, crachez sur moi ! Vieux comme un trisaïeul,
Je m'appelle Mer Morte, et je suis le linceul
D'où sont ressortis les vieux mythes.
Gomorrhe a retrouvé son culte ; j'ai compté

Les tribades par mille, et, soit dit sans fierté,
Des escadrons de Sodomites.

Qu'importe sur mon dos ou savate ou soulier !
Qu'horizontalement je sois un espalier
Où mûrissent les coups de botte !
J'ai vengé du mépris mes mères, les Cités
Mortes, qu'on entrevoit près des lieux dévastés
Où le chacal impur sanglote.

O lacustres pays ! Adieu : c'est le destin !
Je ne vois plus, comme un verre d'eau, le Jourdain
Se fondre en vos gosiers de soufre.
Mais, cloué sur le sol, honni, maudit, sali,
Je puis dormir enfin ! Mon devoir est rempli !
Adieu, Mer Morte ! Immortel gouffre !

. . . . . .

## ATHLÈTE

Autrefois on avait du goût pour les chloroses,
On flagellait sa chair pour se pâlir le teint ;
Quand on mangeait, c'était un repas clandestin ;
Et l'on mourait, plutôt qu'avoir les lèvres roses.

Romantiques noyés dans le bleu, les névroses
Secouaient votre corps chétivement éteint.
Un poumon aîtaqué, tel était le destin :
La mort trouvait en vous l'avocat de ses causes.

Aujourd'hui c'est la vie âpre, la volonté
De se tenir debout, hautain et respecté,
De ne plus conquérir par la pitié les femmes.

Si l'Homme pour les dieux défunts est moins dévôt,
Les muscles sont puissants et puissantes les âmes ;
Un corps d'athlète enfin doit porter le cerveau.

## DÉDAIN

L'homme puissant, debout dans sa forte stature,
Laisse dans son néant grouiller l'humanité.
Au-dessus du nuage, il plane dans l'Été,
Sous le soleil, ayant le fond bleu pour toiture.

Il domine, géant, sa mère la Nature;
Il sait braver les lois de la caducité,
Et, dans une effroyable impassibilité,
Il attend que la mort le prenne pour monture.

Libre, satisfaisant ses nobles appétits,
Il se sent volontiers le frère des petits,
Et prête son appui, sans regarder qui monte.

Loin des nains accablés d'impuissance et d'ennui,
Pour grandir vers le ciel étonné qu'il affronte,
L'envie est un fardeau qu'il jette loin de lui.

## CHANT BRUTAL DES VIVEURS

I

Que les faibles, et les vaincus, et les malades,
Les cœurs meublés d'un tas de rêves saugrenus,
Donnent au Christ, ce dieu des morts, leurs accolades
Et couvrent de baisers ses mains et ses pieds nus;
Nous! comme les géants des antiques ballades,
Hautainement et pleins d'ivresse, nous tiendrons
Des verres trente fois plus vastes que des urnes;
Et, malgré les Satans et les dieux taciturnes,
Invinciblement nous boirons.

II

Nous! les adorateurs de l'éternelle Force,
De l'ancienne Ironie, et de la Volupté,
Nous barderons le Moi de cette triple écorce,
Et l'Egoïsme enfin aura sa volonté.
La femme deviendra non le but, mais l'amorce;

Et, quant au but nouveau que nous nous fixerons,
Ce sera d'exciter nos forces léonines,
Et, sans nous soucier des âmes féminines,
De la forme nous jouirons.

III

Et nous aurons la joie infernale et cynique,
Le rire sans pitié des forcenés vainqueurs,
Le soubresaut des dieux de l'Olympe homérique,
Toujours brutal et plein d'esclaffements moqueurs.
Le rictus gravera sa ride sardonique
Du coin du nez aux coins des lèvres des lurons,
Sur les tempes plaquant la double patte d'oie,
Et gonflant les vaisseaux du cou d'un sang de joie —
Du diable et de Dieu nous rirons.

IV

L'obstacle ne sera qu'un prétexte à la lutte,
L'espérance luira sur nos fronts éclatants;
Et nous crierons, en les poussant de chute en chute :
Honte pour les vaincus et pour les impotents!
Malheur à ceux de nous qui feront la culbute,
Et qui laisseront choir dans la fange leurs fronts!
Nous leur dirons : Tant pis, frères, votre âme est lâche,
Et votre corps trop mou pour la terrible tâche
*Væ victis!* nous les lâcherons!

V

Pour nos esprits trempés dans l'ivresse lustrale,
Et pleins d'indifférence à l'égard des douleurs,
Jamais n'existera la souffrance morale;
Et nous dessécherons la fontaine des pleurs.
Mais il en est une autre, invincible et brutale,
La Maladie, avec ses ignobles affronts;
Or, pour n'attendre pas que notre Moi succombe,
Le Suicide est là qui nous ouvre la tombe :
Sans phrases nous y descendrons.

VI

Que des gens soient perclus et d'autres poitrinaires,
Tant pis! nous ouvrirons tout large l'hôpital;
Ils iront y vomir leurs crachats pulmonaires,
Et suivre jusqu'au bout le pronostic fatal;
Pour ces êtres manqués, ces contorsionnaires,
Les jours sont des sanglots et les nuits des jurons.
Pitié! Pour eux jadis Sparte avait un barathre,
Clamart les recevra dans son amphithéâtre,
Et sur eux nous le fermerons!

VII

Mais, tant que nous aurons au ventre du courage,
Et tant qu'en notre cœur battra le rouge sang,

Tant que la volonté sera loin du naufrage,
Tant que sera l'Azur là-haut éblouissant;
Et même vieux, déjà bataillant avec l'âge,
Pourvu que notre tête ait gardé ses fleurons,
Pourvu que notre corps supporte sans souffrance
Les rires et le vin, la joie et l'espérance,
Volontiers nous existerons.

# LES POLONAIS

## FRAGMENT D'UN POÈME ÉPIQUE

### I

En ce temps-là, le duc Jean Soulografieski,
Prince des Polonais et Ruthènes à qui
Sa soif de Danaïde avait donné la gloire,
Descendit longuement de son trône, et, sans boire,
Dit aux ivrognes vieux qui formaient son conseil :
« L'heure est enfin sonnée au cadran du soleil,
« L'heure, où sur les Gaulois, ces buveurs à vergogne
« Devra prédominer l'étendard de Pologne,
« L'étendard rouge et jaune et blanc, drapeau divin
« Dont la forme est bouteille, et dont le fond est vin ».
Et les vieux, inclinant leurs chevelures pâles,
Dirent : C'est bien ! — Pendant ce temps, comme des râles
Et des plaintes de mort, montaient du fond des cours
Des roulements inextinguibles de tambours.

## II

L'armée était rangée au loin sous les bannières :
On avait réuni des nations entières,
Et tous les cultes — sauf le culte musulman —
Avaient pris rendez-vous au lieu du ralliement.
Une sainte fumée, un nuage d'ivresse,
D'alcool et de tabac, tournait avec paresse
Au-dessus des guerriers ivres, sous les pennons,
Près des fûts-obusiers et des tonneaux-canons.
Or, Soulografieski, le rude gentilhomme,
Ayant tari d'un coup de langue un vidercome
Qui lui venait du vieux Noé Vigneron-Roi,
Descendit vers la plaine au dos d'un palefroi,
Célèbre, entre tous les palefrois de Slavie,
Pour son ardeur étrange à boire l'eau-de-vie.
Quand le duc arriva, les mirlitons et cors
Sonnèrent, éveillant les guerriers ivres-morts.
Mais lui, se redressant sur ses étriers doubles,
Cria : « Salut à vous, lansquenets aux yeux troubles,
« Templiers et sonneurs, soudards mal dégrisés,
« Héroïques buveurs aux ventres arrosés
« Par tout ce que la terre a produit de liquides,
« Salut ! J'ai réuni vos bataillons avides,
« Etincelants de tous les rubis de vos nez,
« Pour guider votre rage aux combats forcenés ! »

A cet appel, poussé d'une voix de rogomme,
Les ivrognes, soudain debout comme un seul homme,
Répondirent : « Salut, ô grand chef! parle et bois! » —
Le duc avec trois punchs s'étant remis en voix,
Dit : « Le peuple des Francs, que l'Alcool, Dieu du Bo
« Avait comblé de sa faveur la plus notoire,
« Lui livrant tout le vin avec tout le cognac,
« Et l'absinthe, et le doux trois-six, et le tabac!
« Ce peuple a renié le seul dieu qui lui reste —
« On fait une loi sur l'ivresse manifeste!
« On l'applique!!—Ces preux, devenus buveurs d'eau,
« Vont apaiser la soif de leur pharynx badaud
« Aux mièvres monuments de sir Richard Wallace... »

A ce nom, leur clameur sauvage emplit l'espace. —
— « Silence! » — fit l'huissier ducal en titubant,

— « Il faut, reprit le duc, mettre ce peuple au ban!
« Soulever contre lui tous les pays vignobles,
« Il faut que, pour punir tels appétits ignobles,
« Les pays du houblon envoient mille pochards
« Grossir vos bataillons autour des étendards!
« Puisqu'il existe un Dieu pour les ivrognes, Reîtres,
« Hussards, puant le vin du cimier jusqu'aux guêtres,
« Paladins, Lansquenets et Cavaliers hongrois,
« Respectons le désir de Bacchus, roi des rois! »

Là, les guerriers, frappant leurs cuirasses vermeilles,
Firent un cliquetis féroce de bouteilles;
Et, tous, ainsi qu'un bois que l'ouragan émeut,
S'inclinèrent, criant : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! ! »

III

Ils marchèrent pendant trente-quatre semaines,
Par les vallons, par les coteaux, et par les plaines,
Râlant des chants d'ivresse, et traversant les bourgs
En tapant sur la peau d'âne de leurs tambours !
Les renforts arrivaient tout le long de la route,
Et l'on ne s'arrêtait que pour boire la goutte;
Quand les gourdes étaient pleines, on les vidait;
Et l'on coupait la tête à quiconque rendait.
Champagne, puis Bourgogne et Gasgogne s'unirent
Aux Normands, ces buveurs de cidre, et se soumirent.
Rien ne résistait plus que Paris, où les purs
Buveurs d'eau les voyaient venir du haut des murs.

IV

Les pâles buveurs d'eau, les reins ceints d'une corde,
Etaient debout sur la place de la Concorde,
Ayant, pour les guider aux suprêmes combats,
Carémus, empereur des mauvais estomacs,
Le prince de la Dhuys, et le duc de la Vanne,
Oxyde d'Hydrogène avec sa dame-Jeanne,

Don Benito de Lourde, et plus loin — ô stupeur! —
Le maréchal Pompier et sa pompe à vapeur.
Or la terreur muette, aquatique, et servile,
Tenait sous ses genoux de cristal la Grand'Ville!
Et l'on n'y vivait plus, car on n'y buvait plus.....
Les mutins les plus fiers et les plus résolus
Étaient domptés! et l'Eau, cette artiste en naufrages,
Avait rincé les cœurs et noyé les courages.
L'Anglais s'étant rendu, Brébant capitula,
Et d'un crêpe vert-d'eau le Riche se voila.
Les mougicks d'omnibus, et les mougicks de fiacres,
Gosiers habitués aux liqueurs les plus âcres,
Maintenant l'œil atone, et le nez presque éteint,
Allaient *tuer le ver* aux gobelets d'étain
De Wallace! O canons transformés en seringues!
Et fades, ils songeaient aux défunts mannezingues!
O vin blanc du matin! trois-six, et bock du soir!!
L'Eau maudite régnait sur Paris, Éteignoir!

## V

Or, Soulografieski, là-bas, rangeait ses troupes.
Ce n'était qu'un fouillis d'ivrognes et de coupes
Que la marche forcée et titubante, hélas!
Faisait choir en désordre. On se remit au pas.
— A droite était Bacchus, prince des Vignes-Fières,
A gauche, Gambrinus qui gouverne les Bières;

Au centre, ce cadet de Gascogne, Cognac,
Devant qui les géants eux-mêmes ont le trac.
Le gros major Bitter était à l'avant-garde,
Auprès de l'intendant supérieur Moutarde.
Le petit colonel Vermouth serrait le frein
A son grand cheval jaune arrivé de Turin :
Il commandait le régiment d'Absinthe-Suisse,
En éclaireur, ayant sa trompe sur la cuisse,
Suivi de Radis-Beurre et du Vaillant Anchois.
Oh ! l'armée homérique, oh ! les princes ! les rois !
Les noms des Crus, les noms de la Distillerie !
Le duc d'Ay-Mousseux tenait l'Artillerie !
Parmi les fantassins Sauterne, ce lion ;
Graves, avec Chablis et Saint-Émilion,
Châteaux-Margaux ! Pomard, le rationicide,
Yquem près de Vougeot, et l'Argenteuil, timide,
Mêlant sa veste bleue aux rouges juste-au-corps
Des massifs Roussillons et des puissants Cahors ;
Johannisberg le reître, et Tokay le burgrave,
Et Lacryma-Christi bouillant comme une lave ;
Puis, fièrement coiffé d'un large sombrero,
Madère-y-Muscatel-y-Xérès-y-Porto !
— Rien que pour l'aile droite, ô Gloire ! — Pour l'autre aile
Le duc Bock, avec Stout, Faro, Porter, Pale-Ale !
L'amiral Half-and-Half, neveu de ce dernier,
Sir Scotch-Ale, Houblon, porté dans un panier

Par Orge et Buis; ailleurs Prechtel, la vieille croûte,
Et le feld-maréchal Von Der Sauciss-Choucroûte,
Avec Pipe-Kummer près de Royal-Tabac.
— Vers le centre, et suivant ton panache, ô Cognac!
Un flot de combattants aux couleurs alarmantes :
Mêlé-Cassis, Trois-Six, Armagnac, les deux Menthes;
Raspail, ce convaincu ! Kakao, ce Shoking;
Kummel le nihiliste, et Kuraçao-Focking;
Et vos trois bataillons, Chartreuses-Amazones,
Les vertes au milieu des blanches et des jaunes.
Parmi ce flot de durs et roides combattants,
J'en passe des plus fiers et des plus éructants,
Qu'importe ? On fit sommer la Ville de se rendre.
Carémus répondit simplement : « Viens la prendre ! »

## VI

La prendre ! — Les pochards s'élancèrent. — L'assaut
Terrible commença. Mais le gardien du seau,
Le maréchal Pompier, les noya d'une ondée :
Les pompes à vapeur crachèrent. — Rude idée ! —
Cognac pâlit; Bacchus, secouant ses divins
Vêtements trempés d'eau, remmena ses vieux vins;
Gambrinus, en fuyant, brisa sa pipe brune.
Et tous dégringolaient sous la douche commune,
Désespérés, sentant l'Eau, pareille au poignard,
Transpercer leur Alcool vivant, de part en part.

Seul, Vermouth — très gommé — protégeant la retraite,
Put, contre ce déluge, un moment, tenir tête
Avec Absinthe. — Horreur ! Carémus triomphait.
Et Soulografieski, sous l'averse, étouffait
De râle. — Aussi humant un large vidercome,
Il cria : « Bombardons ces gens comme un seul homme.
« Alerte ! canonniers du pays des buveurs :
« O moutardiers, à nous les étranges saveurs !
« Lancez-leur le piment, les sénevés en graine,
« Et l'ail se mariant au poivre de Cayenne ! »

— Ce fut terrible ! — On vit s'abattre des moissons
D'épices sur Paris. Salés et saucissons !
Le kari pétilla, l'ail fit une fumée
Enorme, empoisonnant la ville et son armée ;
Les enragés piments brûlèrent les palais.
Croulez, remparts de honte, ô Wallaces, croulez !
Par l'air, le poivre roule, et le jambon se joue.
O pâles buveurs d'eau, croulez dans votre boue !
Un ouragan de sel, une trombe de feu !
Et la soif ! — Oh ! mourir de soif, cré nom de Dieu !
Une pépie atroce éclata par la ville,
Et les langues pendaient de manière incivile,
L'*Aqua simplex* faisant prime à Ménilmontant !

Jean Soulografieski veillait, noir combattant.

Or, un jour qu'il suivait le rivage du fleuve,
Il dit : « C'est de ce flot que tout Paris s'abreuve ? »
— « Oui, sire, » répondit le gros major Bitter.
— « C'est bien ! nous te tenons, ô Carémus d'enfer ! »
On ouvrit des fossés immenses, dans la plaine,
Par où les assiégeants détournèrent la Seine.
Et bientôt Carémus, forcené, mais en vain,
Au lieu d'eau, sous les ponts, vit écumer du vin,
Rouge liqueur, catin sollicitant la bouche !
— « Je défends, cria-t-il que notre peuple y touche ! »
O tyran ! le vin pur coulait, frôlait, roulait ;
La vague rose, flot tentateur, ruisselait !
Et c'était un remous de vin, la belle écume
Du vin pourpre qui sous le ciel s'allonge et fume.
Il en montait comme une odeur de joie en feu.
Oh ! la soif ! oh ! mourir de soif ! bon dieu ! bon dieu !
— « Carémus ! ! sois maudit ! ! ! » criait un pauvre hère,
Le fleuve rougissait les ponts, les quais de pierre !
Des révoltés hurlaient : « Tant pis, frères, buvons ! »
On en fit fusiller trois mille sur les ponts.
Et les femmes poussaient leurs cris parmi la foule :
— « Oh ! ce fleuve de vin étincelant qui roule !
Laisse boire nos fils ! ! » — mais il n'écoutait pas,
Carémus, empereur des mauvais estomacs.

## VII

Alors se fit un sourd murmure dans la ville.
Brebanski, Peterska, Nottaskoff et Lathuile,

Bignonbof, Foyotwiev, Voinsinstein, Durandschefs,
Marguerywiecz, Hillsberg, ayant pris comme chefs
L'aimable Coupeaupaff, vrai buveur de Pologne,
Irréconciliable alcoolique ivrogne,
Et Mastrokéteski, prince de l'Assommoir,
S'assemblèrent dans un sous-sol — et puis, un soir,
Ils livrèrent au duc de Pologne les portes.
Lors, Paris vit entrer les ivrognes Cohortes,
Lançant le punch, ce feu grégeois : et, pris de peur,
Les buveurs d'eau s'évanouirent en vapeur,

VIII

— Depuis ! les Polonais, gens à faces vermeilles,
Nous imposent par an cinq milliards de bouteilles
A boire, et nous payons, buvant. Depuis ce temps,
Sur le marbre des beaux cafés et restaurants,
Sur le comptoir de zinc, ou la nappe rougie,
Sur la terre et la mer, debout, règne l'Orgie.

## NOCTAMBULISME

### I

Très fatigué, le poète
Quitta la fête,
L'opéra du Carnaval,
Le grand bal;
Et sa maigre silhouette
Comme un feu follet
S'avançait dans la nuit brune,
Avec un reflet
Du clair de la lune.

### II

Par la nuit mélancolique,
Peu bucolique,
Il emportait dans ses yeux
Soucieux
Le souvenir diabolique

Des quadrilles fous,
Et cette valse importune
D'un rythme si doux...
Au clair de la lune.

III

Tout à coup dans le ciel sombre,
Il vit une ombre,
Qui monta d'un pas subit
Au zénith.
Puis il en vit un grand nombre,
En procession,
Qui s'élevait sans aucune
Conversation,
Au clair de la lune.

IV

Il aperçut Colombine
Faisant la mine
A son amant, le pasquin
Arlequin,
Et puis, traînant sa débine,
Un Pierrot chicard,
Et la Pierrette brune
Faisant un écart,
Au clair de la lune.

V

Madame Polichinelle
En péronnelle,
Avec ses bosses qui sont
Deux de front ;
Et, dans une ritournelle,
Quatre gros messieurs,
Pour faire un trou de fortune,
Sautant jusqu'aux cieux,
Au clair de la lune.

VI

Des pompiers, des fous, des pitres,
Et des bélitres,
Viennent du monde d'en-bas
Par gros tas ;
Et, plus ivres que des litres,
Des mahométans,
Chacun avec sa chacune
Dansant tout le temps.
Au clair de la lune.

VII

Et puis des violonistes,
Et des cornistes,

Suivis d'un trombone d'or
Soufflant fort ;
Mais tous ces mornes artistes
Montant dans la nuit,
Ne faisaient musique aucune.....,
Pas le moindre bruit,
Au clair de la lune.

VIII

Ainsi qu'une immense houle,
Dantesque foule,
Des masques et des valseurs
Très noceurs,
Vers le gros astre qui roule
Dans le fond de l'air,
S'en vont fouettés par une
Volonté d'enfer,
Au clair de la lune.

IX

O lugubres accolades
De gens malades ;
Vertige immense de fous,
Pauvres loups !
Vers l'astre les promenades
Montent pour finir ;

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Et des valseuses pas une
Ne doit revenir,
Au clair de la lune.

X

La morte Lune bégueule,
Ouvrant sa gueule,
Prend les couples hasardeux
Deux par deux ;
Elle voudrait être seule
Aux firmaments sourds,
Mais sans la moindre lacune,
Il en vient toujours,
Au clair de la lune.

XI

On dirait une comète
A pâle tête,
Ayant pour queue un fouillis
De chie-en-lits.....
Las ! un nuage s'arrête
Juste au beau milieu.....
Mais une aurore opportune
Fait le jour, au lieu
Du clair de la lune.

ENVOI

Prince Habit noir, mon cher complice, si tu veux,
Je décrirai l'orgie et le mal aux cheveux,
Pour en donner l'horreur aux noctambules jeunes,
Les ramener vers les carêmes et les jeûnes,
De sorte qu'évitant, ô Lune, tes accès,
Ils puissent même en vers parler clair et français.

## LE JEU

### I

Les vaincus de la vie aux longues faces pâles
Marchent, ratatinés, sous les lourdes rafales,
Toute la nuit, sur les bitumes et trottoirs,
Perdus, maigres, maudits, ténébreusement noirs.
C'est la procession des fantômes du Dante,
Saccadée — allegro parfois, parfois andante —
Selon que le sommeil ou la fièvre les prend :
Les pavés sont si durs ! et Paris est si grand !
Où vont-ils ? nul ne sait : ils errent noctambules,
Jusqu'au lointain moment des premiers crépuscules.
Les uns sont des zingueurs sans ouvrage, chassés
De leur hôtel garni ; d'autres, des cœurs blessés
Fuyant le lit vidé de l'ancienne délice ;
D'autres sont des traqueurs hantés de la police ;
D'autres, filles de joie ayant perdu l'espoir
De trouver un suiveur qui les loge ce soir :
La fille de plaisir emportant sur sa lèvre,
Rapide lentement, un souvenir de fièvre.

La fille-mère allant vers les bouches d'égouts;
Un ivrogne chercheur d'asile, des jaloux,
Des balayeurs portant le balai sur l'épaule,
Des repris de justice en rupture de geôle.....
Noir monde ! Se traînant sur leurs maigres talons,
Ils regardent parfois, d'en-bas, tous ces salons,
Aux fenêtres luisant de lumière, où l'on joue,
Et se sentent frémir de haine dans la boue !
Ces coupés attendant à la porte d'honneur.....
Dieu de Dieu ! C'est là-haut la joie et le bonheur.

## II

Salon de lecture.

MÉPHISTO

Quelle musique !

LE POÈTE

Quoi !

MÉPHISTO

Mon très cher, une aubaine !
Mille louis gagnés à ce petit d'Artraine,
Et, par surcroît de joie après le gain, c'est voir
Le vaincu se livrer à plus de désespoir

Que s'il venait de perdre, en défaite effroyable
Une maîtresse, un chien, un empire, le diable
Et son train.

LE POÈTE

Ce d'Artraine a perdu? pauvre enfant!

MÉPHISTO

Tu le plains?

LE POÈTE

Je le plains, et ton air triomphant
Me donne mal. Qui sait si ce gamin prodigue,
Qui, devant ses désirs, ne pose aucune digue,
Ne s'ira pas un soir viser le cœur?

MÉPHISTO

Eh bien,
Qu'importe?

LE POÈTE

Qu'au sortir du jeu n'ayant plus rien.....

MÉPHISTO

Eh! que m'importe, à moi? j'abhorre le vulgaire,
Les naïfs et les sots, et je ne m'enquiers guère
De ce qu'il en advient. J'en suis pour le vieux temps,
L'heure des fins, des forts et des omnipotents;
Le siècle où Richelieu menait son existence
A travers duels et viols, sans craindre la potence.

Qu'on ruinât au jeu quelque mièvre inconnu,
Qu'on frappât de l'épée au ventre un malvenu,
Qu'on mît le feu d'amour au corps d'une nonnette,
Qu'on coiffât son meilleur ami d'une cornette,
On en riait; chacun gauloisement donnait
Du ridicule à la victime, et la bernait.....
Céans, qu'on mette à mal la moindre pâtissière,
Vous aurez sur le dos la gent écrivassière;
Pour mort d'homme en duel, vous tenez la prison;
Si le tirage à cinq a plumé quelque oison,
Le moraliste, plein d'humanitairerie,
Clame : «Haro! »... moi non ; mieux vaut-il que j'en rie.

LE POÈTE

Soit! nous sommes d'un temps meilleur pour les petits
Nous voulons que les gros bornent leurs appétits;
Nous voulons que l'on mange un peu moins, qu'on se serre
Pour faire de la place aux autres.

MÉPHISTO

C'est une ère
De table d'hôte. Ah fi! Seigneur! des rogatons.

LE PETIT VICOMTE

(Tout bas à Méphisto).

Décavé! passez-moi, très cher, quelques jetons.

MÉPHISTO

Voilà.

LE PETIT VICOMTE (s'enfuyant vers le jeu)

Merci ! merci !

LE POÈTE

Celui-là me dépasse !

MÉPHISTO

Ce fils des preux ! je l'aime ; il mendie avec grâce.
Le vice ne me plaît qu'avec certain ragoût.

VOIX (appelant)

Méphisto !

MÉPHISTO (retournant au jeu)

Les moutons qui réclament le loup.

## III

Près du piano.

LE POÈTE

Docteur, je dis que George était né grand artiste,
Ayant un coin de gai dans l'âme, un autre triste :
Un rêveur !

LE DOCTEUR

C'est cela ! pas fait pour l'action.
Les faibles sont tués par la sélection.

L'arbuste qui se meurt n'était pas né viable,
Le phtisique non plus! qu'y pouvons-nous?

LE POÈTE

Que diable!
Vous êtes fabricant de condamnés à mort.

LE DOCTEUR

Je suis l'exécuteur; le jury, c'est le sort.

LE POÈTE

Bien! le sort n'avait point créé pour la débauche
Cet esprit fin, ce cœur loyal, ce corps que fauche
L'ivresse de la femme ou l'ivresse du vin,
Ou, plus féroce encor, le jeu.

LE DOCTEUR

Bah! c'est en vain
Que vous disserterez; chaque homme suit son rêve.

LE POÈTE

George ne rêve à rien: c'est un petit élève
Du grand Paris.

LE DOCTEUR (souriant)

Alors, c'est la fatalité!

LE POÈTE

Docteur, c'est par défaut d'une autre volonté.
Sa girouette va comme le vent la pousse.

LE DOCTEUR

Nous, qu'y faire? Tout homme a, violente ou douce
Une force qui mène et règle l'action :
C'est l'amour, l'avarice ou l'âpre ambition;
Moi, c'est le résultat positif des sciences,
Pour Méphisto, le pur goût des expériences
*In animâ vili;* pour l'un, c'est de trouver
Le rêver sans l'agir ; l'autre, agir sans rêver.

LE POÈTE

Le joueur, d'après vous, sait conduire sa vie?

LE DOCTEUR

Non, tous ces névrosés ne me font point envie;
Je sais prendre autrement les nuits au sérieux.
Tas de fakirs! il faut un but devant les yeux.
Avant de me lancer dans le jeu — l'Aventure —
Je scrute le présent et la suite future ;
Et dussé-je y trouver pour l'heure du plaisant,
Si l'avenir dit : Non! je dis : Non! au présent.
Pour les rêves d'azur je manque d'héroïsme;
La mort, faite pour tous, m'enseignant l'égoïsme,
Je tiens ce que je tiens, à d'autres tu l'auras.

UN RAISONNABLE

Et foin de la morale!

LE DOCTEUR

Excellent débarras!

Car la morale c'est comme une jarretière
Élastique, serrant la jambe tout entière,
Plus ou moins rude, ayant mainte dimension,
Selon l'ampleur du Code, ou de la passion.
Elle voudrait serrer, pour que nul ne jouisse;
Mais chacun la mesure à l'ampleur de sa cuisse.
Eh ! demandez plutôt au petit Beaudunord
Ce qu'il en peut penser ?

BEAUDUNORD

Moi, je lui donne tort,
Et raison au docteur, quoi qu'il prouve. A vrai dire,
Je n'ai rien entendu.

LE POÈTE

L'impartial !

BEAUDUNORD

Sans rire,
Même quand il s'agit de sa prose ou ses vers,
L'artiste prend toujours les choses de travers :
Il chante, il rêve, il crie, il joue enfin son rôle
Avec conviction, et noue à son épaule
Son manteau d'histrion étincelant et faux.
Pas de raison et pas de vices : des défauts.

LE POÈTE

Quel âge avez-vous donc ?

BEAUDUNORD

Vingt ans : les ans de noce
Comptant double, j'en ai quarante. —

LE POÈTE

Enfant précoce,
Et revenu de tout avant d'y être allé !
Et le cœur?

BEAUDUNORD

Un trésor dont j'ai perdu la clé.

LE POÈTE

Mais vous avez aimé ?

BEAUDUNORD

Des amours à la course,
Cher Monsieur, entre deux séances de la Bourse.
Je suis franc : j'aime l'or, vous êtes comme moi;
Et vous en palpitez d'espérance ou d'effroi.
Pourquoi blaguer, chers ducs, artistes que vous êtes,
Marchands, peintres, sculpteurs, journaleux et poètes?
La Bourse de New-York est la mère des Arts;
Si j'aime les louis, vous gobez les dollars.

LE POÈTE

Mais au moins, de hasard, notre âme se relève,
Sur des ailes de feu nous montons dans le rêve,
Quand nous en descendons, c'est pour y retourner.

LE DOCTEUR

Alors, que faites-vous au cercle?

BEAUDUNORD

Il vient dîner.

(Exit.)

## IV

Sur le balcon. Deux heures.

Au cercle, il poursuivait une pensée amère,
Ayant perdu. — Gagner n'est donc qu'une chimère,
Un rêve Icaréen trop stupide ou trop beau,
Qui choit de trèfle en pique et de cœur en carreau! —

Sur le balcon, il était seul, le front en nage,
Le boulevard grouillait vivant comme un fromage,
Bien qu'avec ses poumons d'acier, dans le lointain,
Une horloge chantât deux heures du matin —

Pourquoi jouer? Quel vieux et jeune démon pique
Les gens à peloter cette Dame de Pique,
Dont tout le monde a dit du mal, et dont chacun
Se bouscule à baiser la robe — égout commun?
Que voulez-vous, messieurs et mesdames, la veine!
Le huit ou neuf! l'espoir de conquérir sans peine

Tout en un tour de carte— Et nous voulons, ô four !
Du beau rêve, du beau décor, du bel amour;
Nous cherchons l'éternel Plaisir, la grande Joie.
Exigeant que Paris devienne notre proie,
Et qu'un soir nous puissions lui mettre sur le dos
Nos deux pieds, comme deux étincelants fardeaux :
L'or est magicien : il faut de l'or, ma chère,
Il faut payer à des bouffons la bonne chère,
Jeter aux envieux des pépites dans l'œil,
Et faire ruisseler sur la foule l'orgueil
D'une panse étalée en un coupé de maître
Que guigne la bourgeoise assise à sa fenêtre.
Et, lorsque des aïeux funestes ne vous ont
Laissé que bourse vide avec le diable au fond,
Après avoir dit zut à la croix de son père,
C'est dans le jeu, cet oncle énorme, qu'on espère!
On veut au siècle d'or prendre sa place aussi;
Étant pauvre, on devient cupide sans merci :

Banco! — Donne. — J'en prends. — Sept. — Bûche
[Ça fait quatre! —
Qu'importe que celui sur qui l'on vient d'abattre
Les trois cartes du point voulu, trio vainqueur,
A tour de bras, demain, s'aille frapper le cœur,
Et dise : « J'ai perdu dans une nuit d'ivresse
« Tout l'argent de papa, le lit de ma maîtresse,

« Tes cheveux blancs, ô mère! et ta dot, ô ma sœur!»
— « Et ta sœur ? répondra la foule avec douceur.
« Laisse-nous donc au tapis vert ! Laisse la flore
« Des jetons ivoirins ou nacréens éclore !
« Et sans pitié, sans pleur, très égoïstement,
« Laisse un rêve menteur luire à notre œil gourmand.
« Va! le jeu plein d'espoirs, d'ivresses forcenées,
« Au champ-clos du Hasard règle les destinées. » —

Or, il songeait tout seul en face du ciel noir ;
Car la Lune avait fait Charlemagne ce soir ;
Les Étoiles, piquant le céleste couvercle,
Pareilles aux jetons bleus ou jaunes du Cercle,
Semblaient dire au joueur :

« Nous jouons aussi, nous !
« Allant, venant, tombant dans les espaces fous,
« Mystérieusement formant en notre course
« Le neuf de l'Arcturus, le sept de la Grande-Ourse ;
« Joignant en notre jeu l'hier au lendemain ;
« Pour le chemin de fer d'Azur prenant la main ;
« Tenant sur le chaos des banques entêtées,
« Allant à l'infini par d'immenses portées.
« Notre Club éternel réglé par le Hasard
« A son centre partout, son cercle nulle part,
« Et deux tableaux fixés aux foyers de l'Ellipse.
« Nous passons à travers l'éclairage et l'éclipse,

« Au gré du Zodiaque à chaque numéro,
« Depuis un jusqu'à douze ! Et Lui tient le zéro.....
« Le zéro de la Banque, où Lui, l'Innommé, draîne
« Nos nucléoles d'or et nos rayons à traîne ;
« Féroce, ayant jeté, comme un râteau, le pur
« Éther inassouvi sur le tapis d'azur. —
« Lui, le monstrueux X ! — Tant de mondes nos frères,
« Ont déjà disparu par les antiques sphères;
« Nous avons tant lutté, depuis des millions
« De siècles, contre les élans des tourbillons;
« Tant de fois une force insondable nous tue,
« Soit que l'on s'y soumette ou qu'on l'ait combattue,
« Si bien tombe brisé plus d'un Cosmos géant
« A la Cagnotte sourde, au panier du néant,
« Qu'il se faut résigner ! Les cartes sont jetées
« Par un Eternel grec qui les a bizeautées.

« Or, Vous lancez vers nous des regards éperdus,
« Comme si nous savions les secrets défendus,
« Parasites niais d'une carte du monde,
« Allongeant dans l'obscur mystère votre sonde.

« Ah ! vous connaissez mal le Jeu du froid Destin :
« Il est railleur, il est amer et clandestin.
« Nous qui savons mourir, Étoiles que nous sommes !
« Nous nous résignons mieux que vous ne faites, Hommes !

« Nous comptons par milliers de siècles, vous par un !
« Pourtant vous restez grands dans le malheur commun,
« Ayant une ignorance inconnue aux étoiles ;
« Vous marchez impuissants, mais, soulevant les voiles
« Sans deviner jamais la Mort, le croupier noir,
« Vous gardez ce suprême atout nommé l'Espoir,
« L'Espoir plus doux que les Constellations mêmes.

« Aussi vous dépensez la vie et les nuits blêmes,
« Guettant le sort, traquant les Destins ennemis.
« Fébriles et brutaux, maladifs, insoumis,
« Épongeant la sueur qui perle sur vos crânes,
« Ayant des yeux d'enfants parfois, ou des yeux d'ânes.
« Et des griffes de chat pour happer l'or amer.

« Tandis qu'au fond de vous, divins comme la mer,
« Tous les Désirs secouent votre frêle carcasse,
« De là-haut nous voyons ce spectacle cocasse,
« Sachant que rien de rien, force, matière, esprit,
« Ne saurait empêcher ce que le sort écrit.
« Donc tu peux contempler, sous les célestes lustres,
« L'énorme baccara des étoiles illustres. »

Il songeait à cela sur le balcon. — L'enfant
Etait venu naïf à Paris, triomphant
D'avance des labeurs de la ville impossible ;

Pauvre, il s'était donné l'immensité pour cible ;
N'ayant rien, il voulait tout avoir devant lui,
Et ne mourir qu'après avoir beaucoup joui.
— Or, il avait la guigne. — Etait-il trop honnête,
Trop fou, trop sérieux, trop rêveur ou trop bête ?
Il en voyait beaucoup qui réussissaient mieux ;
Et ,tout en restant jeune, il se sentait très vieux
A perdre follement une existence d'homme;
Cela le torturait. — Une nuit de Sodome,
Gomorrhe, Séboïm, Adama, sur Paris
Étendait les haillons des anciens dieux flétris.
Sous le balcon.là bas, à droite, à gauche, en face,
La prostitution, l'ivresse, la menace ;
Derrière lui, le jeu fourbe continuant ;
Et les Astres là-haut lui parlant de néant !
A Baal, à Moloch, à Priape l'hommage!
La Cité noctambule à l'heure du carnage.

Un rire douloureux lui secoua les nerfs :
« Misérables, dit-il, qu'on me ramène vers
Les jours d'illusions au fond de ma province !
Qu'on me change en notaire, en pharmacien mince !
Et qu'entre amis le soir nous jouions au loto. »

— « Ame faible ! » lui dit en passant Méphisto.

## V

Cinq heures du matin.

Les vaincus de la vie aux longues faces pâles
Marchent, ratatinés sous les lourdes rafales,
Toute la nuit sur les bitumes et trottoirs,
Perdus, maigres, maudits, ténébreusement noirs
C'est la procession des fantômes du Dante,
Au rythme saccadé des balayeurs — andante !
Or, lui, le décavé, roulant sur ses talons
Le long des boulevards, regarda ces salons,
Là-haut, tout inondés de lumière où l'on joue,
Et se sentit frémir de haine dans la boue.

Cependant que l'Amour, invisible et narquois,
Jetait de l'Idéal à pleins poings sous les toits.

---

## TEMPS DE PLUIE

Paris a quelquefois des allures funèbres.

Le Brouillard et la Pluie appellent les Ténèbres,
Et leur disent : Venez transformer en tombeau,
Ce Paris qu'un soleil fait si vivant et beau ;
Venez ! nous tournerons le long des avenues.
Au cœur des amoureux, au cœur des ingénues,
Nous ravirons le clair bouquet aux mille fleurs,
Et nous y placerons l'immortelle des pleurs —
Les rires se fondront au souffle de la brume ;
Et les joyeux d'hier, désertant le bitume,
Sous leurs manteaux pareils aux suaires des morts
S'enfuiront éperdus. — Ils faibliront ces forts ! —
Au lieu d'oublier tout, et de brûler la vie,
Ils auront des sursauts de terreur et d'envie :
Ils se rappelleront la mort de chers parents —
O les rêves défunts, les soucis écœurants !
Les nuits d'antan et les maîtresses disparues !
Ils auront le dégoût des squares et des rues ;
Ils rentreront chez eux, pénibles, l'œil fondant.

Et près de l'âtre obscur où la flamme en grondant,
Essaiera de lutter contre la bise amère,
Ils penseront combien leur vie est éphémère,
Combien tout est banal, inutile, odieux ;
Les plus fiers sertiront de larmes leurs deux yeux ;
L'homme de cœur aura des pensers de couleuvre
L'artiste se prendra de dégoût pour son œuvre,
Le penseur cherchera son front sans le trouver ;
Tous passeront leur temps en lutte, à s'énerver,
Vaincus comme Israël combattant contre l'ange ;
Leur Idéal disparaîtra, noyé de fange ;
Ils baisseront la tête, et diront : Qu'y a-t-il ?
Et nous viendrons avec notre venin subtil
Répondre : Rien, il n'y a Rien, Hommes ni Choses ;
Rien parfums d'Idéal, Rien souvenirs de Roses ;
Les Femmes ne sont rien, et l'Avenir n'est rien !
Pur néant ! rien le Beau ! rien le Vrai ! rien le Bien !

Or, pour fuir ce logis que la tristesse oxyde,
Où tournent des pensers vagues de suicide,
Pour fuir le spleen, l'amer dégoût, et les remords !
Ils voudront ressortir — Hélas ! rentrer dehors !
Chercher en des coins noirs des amis invisibles,
Recommencer, mouillés, sinistres, impossibles,
La marche sous la pluie effroyable, traînant
Suicide, remords et spleen à l'avenant.

Jusqu'à ce qu'un rayon, perçant la voûte noire,
De nouveau les convie à chanter, rire et boire,
A réaimer Paris, ses femmes et ses fleurs...
En attendant, venez, ô princesses des pleurs,
Venez, Brumes, venez, Fanges, venez Ténèbres !

Paris a quelquefois des allures funèbres.

---

## LUTTE PARISIENNE

Brillamment tout le jour, il avait combattu
Pour ses rêves, pour ses amours, pour ses idées,
Lançant, audacieux, ses forces débridées
A l'assant du bonheur, cet assiégé têtu.

Les assistants disaient : Ce lutteur est vêtu
D'ironie et de grâce, et, par larges bordées,
Le rire éclate aux coins de ses lèvres fardées ;
On ne l'a vu jamais ni las, ni courbatu.

Le soir, il salua debout la galerie,
Clown élégant qui veut qu'au public on sourie ;
Puis, pour aller dormir un peu, se retira.

Dans le logis hanté du spleen et des migraines,
Il lorgna vaguement les étoiles sereines.
Et quand il eut fermé sa fenêtre, il pleura.

---

## BOHÈME

Au fond des bois, cet homme avait un nid de pierre,
La chose que les citadins nomment maison :
Un toit et quatre murs, une simple cloison
Coupant en deux cela. Des ronces et du lierre.

Des livres, du papier. Et l'aurore première
Se levant pour jeter la rosée au gazon,
Le retrouvait assis, travaillant à foison,
Sans lever de dessus son œuvre la paupière.

Or naguère il errait en des endroits malsains,
Cuvant les brocs sur des fillettes aux doux seins ;
Puis menait son tapage à travers la grand'ville.

On l'appelait ivrogne et coureur : c'est le sort
Des gens qui ne sont point tartufes. Foule vile,
Tu diras : C'était un poète ! Après sa mort !

# ÉGLOGUE PARISIAQUE

# REPONSE

## A L'AUTEUR DES *PERVENCHES*

---

A ÉMILE GOUDEAU.

« Toi qui pleures d'amour sous ton rire moqueur,
« Accepte ce recueil plein de visions blanches,
« Puisse-t-il ramener l'Espérance en ton cœur,
« Et rendre à ton ciel noir la couleur des pervenches »

GEORGES GOURDON.

### I

Pour rendre à mon ciel noir la couleur des pervenches
Poète ami, chanteur florentin qui t'épanches
En refrains colorés des roses du printemps,
Il me faudrait avoir vécu d'une autre sorte,
Revenir en arrière et défoncer la porte
Des jours où pour jamais sont murés mes vingt ans.

## II

J'ai passé mon enfance à l'ombre des églises :
Les prêtres m'enseignaient des légendes exquises,
Du latin et du grec, et l'art de saluer.
Le grec est mort, et mort le vieux christianisme.
Je fais profession nette de darwinisme.
J'ai souvent eu l'affreux désir de me tuer.

## III

Je rêvais de vertu, d'héroïsme ou de gloire —
Quelque chose de grand à faire dans l'histoire —
Quelque chose d'honnête au moins, et de fécond.
Je sais tenir la main et ponter sur la banque,
Je couche avec Gothon, et quand la femme manque,
Je me colle la lèvre aux lèvres d'un flacon.

## IV

Toi, tu connais encor forêts de fleurs fleuries,
Tu vois, sous le soleil, au lointain des prairies
Doucement s'iriser la brume de l'étang.
Moi, parmi les railleurs que l'alcool émancipe,
J'ai pour tout horizon une brume de pipe,
Sous les soleils de gaz qui me brûlent le sang.

## V

Tous mes rêves d'azur s'en sont allés au gouffre,
Je sais qu'il faut blaguer à Paris, et je souffre
D'avoir tué mes dieux naturalistement.
Tu peux parfois pleurer, et ta joie en est grande,
Rageusement il faut que mon rire s'entende :
Je suis clown sans savoir ni pourquoi ni comment.

## VI

Les pervenches sont loin et trop près le Bitume ;
Paris m'a transformé dans son creuset d'écume
Où tout ce qu'autrefois on admirait périt.
Si je pleure, naïf, aux sons d'une romance,
Si j'ai des jours de spleen et des nuits de démence,
Je suis de mon époque, et mon masque sourit.

# TENTATION

## TRIOLETS

### I

Si j'avais quelque peu d'argent,
Je m'en irais à la campagne
Dans un sleeping-car diligent.
Si j'avais quelque peu d'argent,
Avec un sourire indulgent,
Je congédîrais ma compagne.
Si j'avais quelque peu d'argent,
Je m'en irais à la campagne.

### II

Je m'en irais là-bas, bien loin,
Dans quelque effroyable contrée
Où je dénicherais un coin.
Je m'en irais là-bas, bien loin.

Je me construirai dans du foin
Une thébaïde ignorée.
Je m'en irais là-bas, bien loin,
Dans quelque effroyable contrée.

III

Je déjeunerais d'un œuf frais,
Et je souperais d'un fromage;
Dans un coquetier fait exprès
Je déjeunerais d'un œuf frais;
Et, par miracle, je ferais
De l'eau mon unique breuvage.
Je déjeunerais d'un œuf frais
Et je dînerais d'un fromage.

IV

Je ne verrais plus les grands toits
Où le soleil grille l'ardoise.
Dans le voisinage des bois
Je ne verrais plus les grands toits,
Ni ma voisine, frais minois
Orné d'une lèvre framboise.
Je ne verrais plus les grands toits
Où le soleil grille l'ardoise.

## V

Je ne mettrais plus d'habit noir,
De gilet, de cravate blanche,
Pour aller parader le soir
Je ne mettrais plus d'habit noir.
Je serais habillé d'espoir,
Coiffé d'un chapeau de pervenche.
Je ne mettrais plus d'habit noir,
De gilet, de cravate blanche.

## VI

J'oublierais les belles de nuit
Et les princesses de la rampe ;
J'irais prendre un autre déduit.
J'oublierais les belles de nuit !
Dans l'odeur *generis sui*
De la Margoton qui se campe,
J'oublierais les belles de nuit
Et les princesses de la rampe.

## VII

Je n'aurais point là de papier,
Ni d'encre Mathieu, ni de plumes.

Oh ! plus de vers à recopier !
Je n'aurais point là de papier.
Et je ne mettrais plus sur pied
Des poèmes ou chants bitumes !
Je n'aurais point là de papier,
Ni d'encre Mathieu, ni de plumes.

VIII

Et je n'aurais plus de discours
A prononcer aux Hydropathes ;
Etant seul, je me tais toujours :
Je ne ferais plus de discours.
Comment harranguer les bois sourds,
Et les bêtes à quatre pattes ?
Là, je n'aurais plus de discours
A prononcer aux Hydropathes.

IX

Je n'entendrais plus les clameurs
Des jaloux et des imbéciles,
Les racontars et les rumeurs !
Je n'entendrais plus les clameurs !
J'écouterais les moissonneurs
Chanter les romances fossiles.
Je n'entendrais plus les clameurs
Des jaloux et des imbéciles.

## X

Je comprendrais peut-être bien
L'amour de la pêche à la ligne.
Étendu sur un sable ancien,
Je comprendrais peut-être bien !
Oh ! rester sans penser à rien,
Devant un poisson qui s'esbigne !
Je comprendrais peut-être bien
L'amour de la pêche à la ligne.

## XI

Mais hélas ! je suis à Paris
Par une chaleur tropicale ;
Et j'ai des aspects ahuris,
Car me voilà seul à Paris.
Je fume dans du papier riz
La cigarette monacale ;
Car me voilà seul à Paris
Par une chaleur tropicale.

## MAMAN NATURE

Les chevaux du Grand-Prix ont couru, lestés d'or;
Les hip des bookmakers gorgés sonnent encor,
Et le soleil d'été, plus rouge qu'un ivrogne,
Va dormir sous le Bois déserté de Boulogne.
La nuit tombe, Paris s'allume. Clignoteurs,
Déjà s'ouvrent les yeux des fiacres fureteurs.
Déjà les boulevards piquent en enfilades
Leurs étoiles de gaz, sous les arbres malades
Qui tendent, vers le ciel muet, leurs bras poudreux,
En songeant que jamais il ne fait nuit pour eux.

Les fiers sportsmen, les sportswomen, les cochers rustres
De bouchons de tchimpaign' ont mitraillé les lustres.
All right ! et c'est fini. C'est le coup du départ.

L'heure du ticket-bleu, l'heure du sleeping-car.
Ruminant son brasier, la machine renifle :
Sous son postillon noir se cabrant, elle siffle.....

Puis, parmi les fardeaux roulant le long des quais,
Courent, valise au poing, les Parisiens gais.

Là tous les ventres lourds, toutes les courbatures,
Les yeux cernés, les nerfs finis, et les tortures
Des corsets d'un hiver où l'on a trop dansé,
Le cœur repu, le cœur séché, le cœur blessé,
La pléthore fondante et la jaune anémie,
La muse sans poète, et l'amant sans amie,
Tous les spleens et tous les fanages de l'hiver,
Et le porte-monnaie à sec ; et cet amer
Décavage plus dur que la goutte et que l'asthme :
La parisianite aiguë, et le marasme ;
Tous les vices perclus, tanguant sur leurs boulets ;
Les chapeaux féminins, les masculins complets —
Tous ! ils partent ce soir, pareils au fils prodigue,
Vers un Ailleurs quelconque — et fouette, ô fatigue !

Partis ! Le paysage inverse fuit : tantôt
Pont en l'air, pont en bas, talus, parfois îlot
De masures parmi des tessons de bouteilles,
Jetant au terrain vague un mensonge de treilles.
Puis, l'horizon verdi, qui s'irise soudain
Parmi le clair-obscur olive du matin.
Les champs zébrés de vert ou de brun ou de jaune ;
Le bois taillis, le tas de fumier; mis en cône ;

Le château du duc Bac, ou du financier Zut ;
Et puis le taqueta du wagon, le fut-fut
Et toujours le sifflet aigu de la machine,
Jument qui sur la pente, héroïque, s'échine...
Un noir tunnel, façon de tombeau pour vivants ;
Puis, au sortir, là-bas, sous les rayons levants,
Les nuages fuyards dégageant les espaces,
Parmi la symphonie en sopranos et basses
Des ramages d'oiseaux et des abois de chiens,
Et, tout loin, l'azur des flots océaniens
Où le soleil s'allume — Et le voyageur lève
Vers l'horizon son œil encore embu de rêve.

— O ! notre père à tous, dieu Pan, je viens à toi.
Fils prodigue, je veux me rasseoir sous ton toit,
Doux palais de feuillage étoffé d'oxygène.
Chez les Parisiens j'ai supporté la gêne,
Ayant trop dépensé du cœur et des poumons,
Rends-moi mon sang parmi tes ifs et goëmons,
O nature ! forêts, clairières, étendues !
Verdures, profondeurs ! vous m'êtes donc rendues !
Salut, pins vénérés, platanes, peupliers,
O pampres rougissants, et vous, neigeux pommiers !
Salut, fleurs des buissons, salut, ô clématites,
Pâquerettes des prés qui jamais ne mentîtes ;
Salut, rochers hantés des faunes par les nuits,

Salut, chemins errants, guérisseurs des ennuis !
Je m'élance à travers les bois, et, sur les grêves,
Je reprends où je les ai perdus, tous mes rêves :
Parmi les sapins noirs, les bruyères en fleurs,
Dans le miroitement et dans les sept couleurs
D'un fleuve d'arc-en-ciel ruisselant sous les arbres,
Sans allée au cordeau, sans les bancs, sans les marbres !
Musiques et parfums, brises, ô douces voix,
On m'avait enfermé loin de vous, sous des toits!
Mais pour ne pas mourir, ton fils, maman Nature,
Veut encor se plonger dans ton agriculture

Et toi, vieil Océan, aïeul des bisaïeux,
Apaise tes fureurs pour tes petits-neveux!
Qu'un phosphore vivant anime ton écume,
Que la volupté tourne en valse dans ta brume!
O vieillard, sois pour moi plus doux qu'Anacréon,
Et pour moi fais chanter ta gueule de lion.
Je vais prendre tes flots à pleins bras, et ma bouche
Veut essuyer encor ton gai baiser farouche;
Dans mes cheveux épars, je dois vieil Océan,
Eperdûment sentir ton souffle de géant.
A toi, Soleil, d'épandre emmy les vagues folles
Tes sequins de rayons ainsi que des oboles !
A vous, roses des vents et rafales des mers,
De m'enivrer de sel et de parfums amers!

I

Ainsi, souvent, les fils prodigues,
Ayant jadis brisé les digues
Pour fuir le toit familial,
Lorsqu'à travers leur folle course
Ils trouvent le fond de leur bourse,
Resongent au droit filial.

II

Quand l'illécébrante Grand'Ville
Les tord sous quelque joug servile,
Et les malmène à tour de bras ;
Loin des fumiers de la misère,
Ils s'en retournent chez le père,
Pour tuer encor le veau gras.

III

De même nous, les névropathes,
Fatigués du cœur et des pattes,
Dès que sonne l'Été vermeil,
Chez Pan, et chez Nature-Mère
Nous allons tuer la chimère
En buvant un coup de soleil.

IV

Et l'Océan avunculaire
Apaise pour nous sa colère,
L'énorme bourru bienfaisant ;
Dans nos vides porte-monnaie,
Glissant de l'existence gaie
Avec du flux et du jusant.

V

Le vieux Pan se met à l'ouvrage ;
Et pour nous rendre bon courage.
Il chauffe ses horizons gras ;
Tandis que la maman Nature,
Travaux d'aiguille et de couture,
Retape à neuf ses fils ingrats.

VI

Mais lorsque l'escarcelle est pleine,
Quand les poumons ont pris l'haleine
Des bois et des soleils couchants,
Foin des gratitudes civiles :
Pour reprendre la clé des villes
On met au clou la clé des champs.

## RETOUR

Car novembre est venu ; la bise se lamente,
La Nature gémit — se rappelant ses deuils ;
Le père Pan très sombre enclot dans des cercueils
Roses et papillons péris dans la tourmente.

L'Océan, secouant sa crinière écumante,
Guette les yachts joyeux au détour des écueils ;
Les veaux gras sont mangés, et près des vastes seuils
Les loups viennent ravir la carcasse dormante.

L'Hiver, huissier farouche, apporte des frimas ;
Il a son chapeau gris, et l'on voit sous son bras
Les catarrhes timbrés et les rhumes à terme.

Comme un feu d'artifice éteint, déjà rouillé,
Sans pétard d'oiselets, sans fleurettes en germe,
Le bois brumeux et noir se dresse dépouillé.

O Pan ! La cité grande où la tourbe fourmille,
N'est que la concubine, et toi, c'est la famille,
Toi ! c'est le jour, la vie honnête, le repos,
Les vins non frelatés écumant dans les pots ;
Mais si tu redeviens le vieux père qui giffle
Et si maman Nature a pleuré — le train siffle,

Ouvrant ses yeux rêveurs pour lorgner l'horizon!
Ne pleure pas, maman Nature, sans raison;
Car elle est belle aussi, la cité concubine,
Mangeuse de santé formidable et câline.
Tes fils sont mis à neuf de cervelle et de sang!
Laisse-leur voir, la nuit, le gaz éblouissant—
Pour jusqu'à l'an prochain.—Eh, messieurs, en voiture!
Au revoir, papa Pan, bonsoir, maman Nature.

---

# FINS DERNIÈRES

## LARMES

La somnolence et les funèbres apathies
Envahissent mon cœur blasé sur le plaisir;
Le cerveau, fatigué d'engendrer le désir
S'endort, sous les illusions anéanties.

Toutes les fleurs et les espérances, parties
Pour un lointain où nul ne peut les ressaisir,
Laissent les vieux bouquets dans l'ombre se moisir
Sans retourner vers ces choses désassorties.

Pourquoi faut-il pleurer toujours les lilas morts,
Les roses mortes, les soirs suivis de remords,
La lèvre disparue et disparus les charmes?

Que tu sois fou, poète, industriel ou roi,
Les larmes sans raison ont raison d'être larmes!
Laisse-toi donc pleurer sans demander pourquoi.

---

## TUER LE TEMPS

Tu joueras au billard, ou tu joueras aux quilles,
Le bézigue a du bon, mais le whist est meilleur,
Tu passeras au bac tes nuits, comme un veilleur,
Puis tu feras des vers pour les lire à des filles.

Ton coiffeur tournera ta chevelure en vrilles,
Tu donneras par jour une heure à ton tailleur,
Surtout pour les crétins utiles sois railleur,
Et, vieux, collectionne avec goût des vétilles.

Homme, cerveau créé par la sélection,
Né sans doute pour quelque héroïque action,
Cours dépenser ta vie en petite monnaie.

Tu veux tuer le temps de façon triste ou gaie —
Le Temps! cet Eternel faucheur qui rit tout bas.
Tu l'as manqué, mais lui ne te manquera pas.

## LA FIN DE TOUT

### A CELLE QUI NE VEUT PAS MOURIR

Mourir! — Tout meurt enfin! quelle que soit la force
Qui nous tienne debout, la Mort donne une entorse
Aux pauvres pieds d'argile, et nous couche à jamais,
Si haut, si loin que soient nos fronts dans les sommets.
Mourir! oh! je connais ta puissance, chère âme,
Et je sais quel désir ambitieux t'enflamme,
Vers quels buts va ton rêve! — Et je vois qu'après tout
La Vie a beau briller, un sépulcre est au bout.

Mourir! Mourir!! Parbleu! tas de fous que nous sommes.
Nous voulons un destin qui se refuse aux hommes,
Et nous marchons jusqu'au lointain moment, trop près!
Où nous mordrons par la racine les cyprès.
Car c'est là qu'il en faut venir, coûte que coûte!
C'est là! là!! — L'Institut regarde et n'y voit goutte!
Au fond, les docteurs sont d'imbéciles géants,
Qui par tous les chemins vont à tous les néants.
A quoi nous servent-ils, ces gens de la Coupole?
La vérité! que nous fait cette faribole?

Savoir ! la bonne histoire et le chic de haut goût !
Gâteux subtils, Savoir n'est rien, Pouvoir est tout.
Qu'il vienne donc, parmi la bande Académiste,
Un Prométhée, un grand astrologue ou chimiste !
Qu'il comprenne que tous nous allons à la mort
Avec dégoût, avec terreur, avec effort,
Et qu'après il n'y a plus rien, rien que la fange,
Puisqu'il nous est prouvé que la Vierge, l'Archange,
Jésus et Jéhovah sont des mythes fanés,
Et que c'est pour mourir que les hommes sont nés.
Qu'il se lève Vengeur, et rende l'espérance
Aux fils d'Ève, en tuant la Mort et la Souffrance !
Qu'il trouve en sa cornue un élixir divin,
Un composé de sang, de soleil et de vin,
Qui nous fasse immortels : tous dieux, toutes déesses,
Sur des éternités promenant nos jeunesses.

Ce jour-là, ce sera le triomphe, ô savant !
Mais nous serons tous morts longtemps auparavant.

---

## A LA DAME DE DÉSIR

Dis-moi, te souvient-il des refrains du passé?
Un son évanoui que le temps a glacé,
Et qui s'éveille et vous entraîne sur sa piste
Vers les jours disparus? — Qu'il soit joyeux ou triste,
Il n'importe : parfois un chant pieux et doux
Rappelle un soir où l'on a ri comme des fous,
Tandis qu'une chanson effroyablement gaie
Serre le cœur d'un souvenir de douleur vraie ;
A certains airs moulus par l'orgue dans ma cour
Répondent des pensers de tristesse ou d'amour :
Et le violon parle, et le piano pense...

Or—c'est d'hier—j'étais morose : un mois d'absence !—
Depuis tout un grand mois tu me tenais rigueur,
Et pour me mettre un peu de gaieté dans le cœur
Je m'en étais allé chez des amis bizarres,
Peintres, musiciens, poètes et guitares. —
On but, puis l'on soupa, puis on rebut encor. —
Surgirent les chansons, langoureuses d'abord,
Puis joyeuses, et puis folles et bacchanales,

Avec le crescendo fervent des saturnales;
Enfin pour couronner diaboliquement
L'ironique sabbat, un mauvais garnement
Chanta *Dies iræ, De Profundis :* la messe...

Je me sentais très seul au sein de cette ivresse.

Puis vint un pianiste égrener la chanson
D'une valse nocturne à funèbre façon.
Pendant qu'un punch féroce illuminait les têtes
Dans le verdissement pâle des silhouettes,
Et déchirait la nuit de ses langues de feu,
Le musicien noir se plongeait dans le bleu.
Personne n'y prenait garde — la causerie
Étant vive — mais moi j'en eus l'âme marrie.
Cela s'intitulait *Valse sous les Cyprès.* —
Quel rêve d'inouï! Des feux follets, auprès
Des tombeaux, gambillaient en notes cristallines,
Frappant d'un pied léger les touches ivoirines,
Presto! — Pendant ce temps, de lugubres accords,
Avec une lourdeur de pas de croque-morts,
Ascendaient le clavier du fond des basses cordes
Où rugit le contre-ut, roi de bruyantes hordes;
Et dans le tournoiement de leur rhythme d'enfer
Ils montaient pour saisir ces papillons de l'air,
Les sylphes qui fuyaient vers la *Voix angélique.*

O chanson des cyprès! chanson mélancolique!
Il semble que ce doux bémol soit un rayon
De Lune éperdûment tombé sur le sillon
Que creuse un entre-deux de tombes — en la terre
D'un vieux Campo-Santo lugubre et solitaire.

Toi! la Vivante! Eh bien, je ne sais trop comment,
En écoutant cet air morne d'enterrement,
Ton souvenir m'est revenu, ma douce amie.
Grâce aux hasards du punch, sur ce flot d'harmonie
Comme un alcyon blanc un nom a gazouillé:
Le tien! — Et j'écoutais, rêvant tout éveillé.
Je ne voyais plus rien, ni les fleurs, ni les vases.
Brusquement le salon s'était rempli d'extases:
La musique et l'alcool m'avaient halluciné.
Et je te revis, toi, ma moderne Phryné,
Sous les noirs cyprès, seule et valsant près des tombes.
Tu valsais! et tes pieds plus blancs que les colombes
Faisaient jaillir du sol l'essaim des feux follets
Dont les langues de feu mordaient tes bracelets.

Et puis tout s'effaça, la valse étant finie,
Sans que j'eusse compris pourquoi, ma noble amie,
Toi si naissante encor! il me pouvait venir
A propos de cyprès ton vivant souvenir.

## BAGATELLES

1879

Parfois vous êtes une fleur
Endormie au sein des dentelles,
    Bagatelles!
La froide main de la douleur,
Pauvrette, a courbé votre tige...
Comme un papillon sans couleur,
    La Ténèbre voltige.

Les voluptueuses chansons
Des rossignols où sont-elles?
    Bagatelles!
La Neige valse : nous passons
Près du feu les longues soirées.
Quand reverrez-vous les moissons,
    Et les grappes dorées?

A Boulogne le lac est pris.
Il n'y a plus de cascatelles,
Bagatelles!
La froidure et le brouillard gris
Hantent les palais et les bouges.
Le pôle a pour chef-lieu Paris.
Vos pommettes sont rouges.

Mais non, votre œil s'est rallumé.
Eloignez les craintes mortelles,
Bagatelles!
Vous m'avez autrefois aimé,
Et moi, maintenant, je vous aime.
Nous chanterons le mois de mai
En l'an quatre-vingtième.

Hélas! elle a fui tout à coup.
Des hommes, ornés de bretelles,
Bagatelles!
Ont tapé sur le dernier clou;
A l'église quelques arpèges,
Une croix, je ne sais pas où...
Elle dort sous les neiges.

O femmes, reines de beaux yeux,
Poètes, rois des immortelles
Bagatelles !
Priez, en vers mélodieux,
Le soleil, ce vieux roi qui tombe,
De se relever dans les cieux,
Pour éclairer sa tombe.

---

## LES DEUX VOITURES

La voiture noire n'est rien
Auprès de la voiture verte.

Trois ou quatre messieurs très bien
S'avancent, d'un pas fort inerte,
Précédant le corbillard noir
Qui s'en va sous ses draperies,
Avec un panache au bossoir
Et des immortelles fleuries.
Les passants lui disent : Bonsoir!
Et plus loin on voit les figures
Des bourgeoises et des bourgeois,
Encadrés comme des gravures
Par les quatre morceaux de bois
De la portière des voitures.
Et processionnellement
Des gens à pied causent affaires;
Par savoir-vivre ils ne rient guères!
Et c'est un bel enterrement.

Il s'en va par les avenues,
Ayant le pas sur les tramways,
Sous l'œil des gardiens de la paix,
Parmi les foules mi-émues.
Dans les faubourgs tumultueux,
Au salut discret des cocottes,
Au signe de croix des dévotes,
Il s'avance majestueux.

L'enterrement n'est qu'une fête!
Et l'on revient, l'esprit dispos,
De ce lointain champ de repos,
Avec une fringale prête,
Et de la soif pour plusieurs pots.
Bast! c'est chose si triviale,
On en rencontre tant dehors
De corbillards à croque-morts,
Qu'il faut être provinciale,
Madame, pour perdre un moment
A voir passer l'enterrement.

Mais ce qui m'effraie et me glace,
Et ce qui me cloue à ma place,
Muet d'une indicible horreur,
C'est l'affreuse voiture verte,
Caisse hermétiquement couverte

Et qui galope avec fureur.
Là-dedans, le cheval emporte
Une chose innommée et morte,
Ancien cadavre déjeté,
Machabé démissionnaire,
Qu'un carabin tortionnaire,
Par lambeaux a déchiqueté.

De ci, de là, cuisses hachées,
Têtes qu'on dirait ébauchées
Par le crayon du cauchemar,
Des os et des viandes puantes,
Collant leurs surfaces gluantes :
Le vomissement de Clamart.

Ils furent pourtant quelque chose,
L'un poète, l'autre zingueur,
L'autre, fille à la lèvre rose;
Ils eurent du sang dans le cœur,
Des passions dans la cervelle :
L'un aimait l'or, l'autre sa belle,
L'autre les fleurs, l'autre le vin;
Mais ils sont crevés à l'hospice!
Pas de famille à leur service,
Et personne qui se souvînt!
Fin du travail! ou fin du vice!

Sans une fleur, sans un sanglot,
Sans un salut du populot,
Comme une denrée importune,
Tout ça vers la fosse commune!
Au galop! au triple galop!

Et je rêve parfois, grisette,
Chère mignonne marquisette,
Doux yeux de ma gentille amour,
Seins fleuris de boutons de rose,
Que le Destin, vieillard morose,
Peut bien nous réunir un jour,
Hachés par un carabin blême:
Toi, belle fille de bohème,
Qui crois éterniser le bal,
Moi, poète de carnaval,
Qui songe parfois au carême.
Il peut nous réunir... là-bas,
Crânes rompus, jambes et bras,
Résidu de matière inerte...
Ça peut arriver, sais-tu bien!

La voiture noire n'est rien
Auprès de la voiture verte.

---

# MATINES-ROQUETTE

Scène à changements à vue

PERSONNAGES : LE POÈTE, RÔLE QUI PARLE.
LA DAME, RÔLE MUET.
LE PATIENT, MIME.

*Soldats, manants, gentlemen, femmes du peuple et autres de mauvaise vie.*

LE POÈTE

Oui, c'est pour cette nuit. Héléna, viens, ma folle.
Le restaurant s'allume, et, comme une corolle,
La mayonnaise attend les langoustes, ces fleurs :
Les lustres à dix becs s'arment des sept couleurs ;
La chaleur en buée a dépoli les vitres ;
Il fait doux ! le citron déjà guette les huîtres ;
Ta lèvre à leur endroit a de mauvais desseins ;
Et sous le velours rouge on devine tes seins
Qui donnent, palpitants, bien du mal aux agrafes ;
La tisane jaunit la glace des carafes. —
Oui, c'est pour cette nuit, sûr ! On peut se fier
A la parole d'or de notre vieux greffier. —

All right! Asseyons-nous. Il est à peine une heure.
Voici le pain, voici les radis et le beurre.
La salière miroite ainsi qu'un arc-en-ciel;
Le sourire du grand larbin est tout de miel,
Au sein des favoris, double virgule noire,
Visage orné d'un nimbe à venir : le pourboire;
Oui, c'est pour cette nuit! — Peters, Sylvain, Notta!
Venez, Floflo, Nini, Mélochette, TaTa!
Parez-vous pour la fête! — Héléna, ma charmeuse,
Goûte de cette carpe : elle vient de la Meuse;
Mange de ce chevreau qu'on appelle chevreuil;
Oui, c'est pour cette nuit : les poteaux, le cercueil...
Tape, vieux menuisier, qui sais clouer les planches! —
Héléna, nous partons : mets tes fourrures blanches.
Oh! ne fais pas l'enfant : hier, tu toussais un peu;
Tu sais qu'à la Roquette on ne fait pas de feu.
La vitre du salon sous le rideau s'irise;
Couvre-toi : le matin épand la brume grise.
Buvons encore un peu de champagne frappé :
Il faut se lester bien pour voir un cou coupé.
C'est comme pour aller sur mer. Hop! en voiture! —
Là-bas, dans sa cellule, et sous sa couverture,
Agité, l'homme dort l'avant-dernier sommeil
Dont monsieur de Paris prépare le réveil. —
Pourquoi pâlir, enfant? As-tu le cœur d'un lièvre?
Mets du noir sous tes yeux et du fard sur ta lèvre;

Moi je vais allumer ce divin partagas.
Bastille ! l'aube poind au-dessus de Mazas,
Criblant de flèches d'or la grêle silhouette
De ce monsieur tout nu qui fait sa pirouette,
Immobile. — Oh ! la rue et les noires maisons !
Seuils devant lesquels passe, au hasard des saisons,
Le panier à salade encombré de gendarmes,
Ou le corbillard lent, trempé de fausses larmes. —
Stope ! nous y voici. Le vulgaire est grimpé
Sur ses jambes pour voir ce spectacle coupé ;
Puis nous autres, les vieux soupeurs et les novices,
Cagnoteurs, reporters et petites actrices :
Un Tout-Paris mêlé. Les frères et les sœurs,
Les casquettes à pont, et les dessous noceurs.
C'est un jour de première, ou de dernière, un drame.
La Gaîté ! l'Ambigu ! demandez le programme
De la pièce, le nom des acteurs. — Tiens-toi bien !
Épouvantablement, la porte s'ouvre : il vient...
On le traîne... il a peur, le lâche ! !... il se repose...
Ce surplis et ces blancs cheveux, c'est l'abbé Croze ;
Plus loin le substitut, puis Clément et Macé,
Puis Lui. — Mais marche donc !... c'est si vite passé !
Comme il a tressailli devant la guillotine !...
Il lorgne le triangle... — Écoute Léontine
Qui là-bas fait semblant de s'évanouir. — Ah ! ! !
Ouf ! le voilà couché. — Deibler le pousse. — Rrrrà !

Bon Dieu ! quel jet de sang.....!
— Le soleil, sur la foule,
Lance un rayon...
— Et vers Clamart le fourgon roule...

Si tu t'es amusée un peu, je suis content;
Partons dormir. Cocher ! rue X... numéro tant.

---

# LA REVANCHE DES BÊTES

ET

# LA REVANCHE DES FLEURS

---

## I

Tu tapes sur ton chien, tu tapes sur ton âne
Tu mets un mors à ton cheval,
Férocement tu fais un sceptre de ta canne,
Homme, roi du Règne Animal ;
Quand tu trouves un veau, tu lui rôtis le foie,
Et bourres son nez de persil ;
Tu tailles dans le bœuf, vieux laboureur qui ploie,
Des biftecks saignants, sur le gril ;
Le mouton t'apparaît comme un gigot possible,
Et le lièvre comme un civet ;
Le pigeon de Vénus te devient une cible,
Et tu jugules le poulet...

Oh ! le naïf poulet, qui dès l'aube caquète !
Oh ! le doux canard coincoinnant !
Oh ! le dindon qui glousse, ignorant qu'on apprête
Les truffes de l'embaumement !
Oh ! le porc dévasté, dont tu fais un eunuque,
Et que tu traites de... cochon,
Tandis qu'un mot quadruple et fatal le reluque :
Mané ! Thécel ! Pharès ! Jambon !
Tu pilles l'Océan, tu dépeuples les fleuves,
Tu tamises les lacs lointains ;
C'est par toi qu'on a vu tant de limandes veuves
Et tant de brochets orphelins ;
Tu restes insensible aux larmes des sardines,
Et des soles au ventre plat ;
Tu déjeunas d'un meurtre et d'un meurtre tu dînes :
Va souper d'un assassinat.
Massacre par les airs la caille et la bécasse...
Sombre destinée : un salmis !
Tandis qu'un chou cruel guette d'un air bonasse
Le cadavre de la perdrix.
Mais est-ce pour manger seulement que tu frappes,
Dur ensanglanteur de couteaux ?
Non. Les ours, les renards, les castors pris aux trappes
Sont une mine à paletots ;
Tu saisis le lion, ce roi des noctambules,
Dont le désert s'enorgueillit,

Pour faire de sa peau, sous tes pieds ridicules,
Une humble descente de lit.
Mais le meurtre, c'est peu ; le supplice raffine
Tes plaisirs de dieu maladif ;
Et le lapin (nous dit le Livre de Cuisine)
Demande qu'on l'écorche vif ;
Et l'écrevisse aura, vive, dans l'eau bouillante,
L'infernal baiser du carmin ;
Et, morne enterrement, l'huître glisse vivante,
Au sépulcre de l'abdomen

Soit ! il viendra le jour lugubre des revanches,
Et l'âpre nuit du châtiment,
Quand tu seras là-bas, entre les quatre planches,
Cloué pour Éternellement.
Oh ! l'Animalité te réserve la peine
De tous les maux jadis soufferts ;
Elle mettra sa joie à te rendre la haine
Dont tu fatiguas l'univers.
Or elle choisira le plus petit des êtres,
Le plus vil, le plus odieux,
Un ver ! — qui s'en ira pratiquer des fenêtres
Dans les orbites de tes yeux.
Il mangera ta lèvre, avide et sensuelle,
Ta langue et ton palais exquis,

Il rongera ta gorge et ta panse cruelle,
Et tes intestins mal acquis ;
Il ira dans ton crâne, au siège des pensées,
Dévorer, lambeau par lambeau,
Ce qui fut ton orgueil et tes billevesées :
Les cellules de ton cerveau.
L'âne s'esclaffera, voyant l'Homme de Proie
Devenu Rien dans le grand Tout ;
Le pourceau, dans son bouge infect, aura la joie
D'apprendre ce qu'est le dégoût ;
Et les Bêtes riront, dans la langue des Bêtes,
De ce cadavre saccagé
Par la dent des impurs fabricants de squelettes, --
Quand le mangeur sera mangé.

## II

Mais quand l'accomplisseur de l'œuvre de vengeance
Aura dit : Fini le Géant !
La Nature, avec sa maternelle indulgence,
Clôra la gueule du néant.
Car tu fus quelquefois bon et plein de tendresse,
O triste Roi des Animaux,
Lorsqu'au pays d'Amour, tu menais ta maîtresse,
Cueillir les printaniers rameaux.

T'en souvient-il ? tu mis parfois à sa ceinture
Un bouquet doux comme un ami,
Et les lilas, avec un odorant murmure,
Sur sa gorge aimée ont dormi.
Pauvre mort, délaissé par ta maîtresse veuve,
Dans la tombe, rappelle-toi
Le pot de résédas, la violette neuve,
Sur la fenêtre, au bord du toit,
Comme tu les aimais, les chères campagnardes
Fraîches sous leurs chapeaux rosés !
Comme elles t'envoyaient de leurs lèvres mignardes
Des parfums chargés de baisers !
Tu fus bon pour les fleurs. — Elles suivront ta cendre
Jusqu'à la région des morts ;
Leurs racines iront, sous la terre, reprendre
Les particules de ton corps ;
Elles se changeront, les douces envoyées,
En alambics mystérieux,
Elles distilleront tes chairs putréfiées
Pour en faire un charme des yeux.
Si ta veuve s'en vient vers cette sépulture,
— Ce qui ne paraît pas bien sûr ! —
Elles auront voilé l'abjecte pourriture
Sous un linceul d'or et d'azur ;
Et, plus tard, quand ton corps, cette chose innommée
Que tenait le Néant-Sommeil,

Aura, grâces aux fleurs, dans la vie animée,
Repris une place au soleil,
Par les airs, un beau soir d'été, plein de chimère,
De chants d'amour, et de splendeurs,
Voleront, délégués par la Nature-Mère,
Les Papillons ambassadeurs :
Sur la tombe ils viendront, en costumes de fêtes,
Porter le baiser ingénu,
Le baiser de pardon envoyé par les Bêtes,
Quand tu seras Fleur devenu.

---

# LA BIBLE DE MÉPHISTO

## NATURA

Les grands législateurs ont réuni les hommes,
Et les agglomérant autour de leur drapeau,
Leur on dit : « Immortels Êtres, sous votre peau
« Se cache une âme d'ange et non faite d'atômes.

« Donc il existe un Dieu, donc il faut des royaumes,
« Des ducs et pairs vêtus d'un superbe oripeau.
« Et vous leur tirerez humblement le chapeau,
« Et surtout vous croirez aux prêtres que nous sommes. »

Sur cette abstraction l'on bâtit des cités;
Et, pour bien assurer les immortalités,
Aux morts perpétuels on fit des cimetières.

Mais Nature, marchant toujours du même pas,
Ruine les Ninive et les Carthage altières,
Pour faire de la vie avec tous ces trépas.

## LA BIBLE DE MÉPHISTO

Un soir, je compulsais les livres de cabale,
Où, comme un cheval fou, l'esprit humain s'emballe
Dans l'ornière et sur les cailloux de l'infini :
Le vieux Platon avec son idéal béni,
Kant, sa critique d'or, Spinosa, ses facettes,
Monsieur Victor Cousin, ses petites recettes,
Bonald, le Rêve en Dieu, Comte, le positif,
Darwin, la Lutte et le Principe sélectif,
Büchner, Force et Matière, Allan-Kardec, les gnômes,...
Monades, entités, cellules et fantômes,
Tous ! sans pouvoir forcer jusqu'au bout le chemin,
Qui mène à la croyance; et, le front dans la main,
Sur ces livres ouverts je m'accoudais morose,
Ne sachant que penser de l'homme et de la chose,
Moins avancé, moins fort, moins sûr qu'auparavant.

Une lampe éclairait ce spectacle émouvant.

Tout à coup j'aperçois, dans mon armoire à glace,
Une ombre ; elle grandit, se dessine et se masse :

Méphisto m'apparaît. Non pas le Méphisto
Des opéras, avec l'épée et le manteau,
L'escarcelle, la toque à plume, la guitare,
Non ; mais un Méphisto moderne à barbe rare
A l'Henri III, le nez busqué, les yeux cernés,
Les cheveux sur le front par plaques ramenés,
Sous le hâle et la bile une joue un peu sèche,
La bouche comme la pointe d'un fer de flèche,
Chapeau de haute forme, et veston bleu collant,
Le col anglais, cravate, et bout de gilet blanc,
Le pantalon très court, anciens bijoux, mais certe
Un monocle vissé dans l'œil. D'un pied alerte
Il s'avança vers moi, posa ses doigts gantés
Sur le bord de la table, et me dit : Écoutez !
Alors je constatai que ce roi de l'abîme,
Au lieu de soufre avait une senteur sublime
De femme, de londrès, de musc évaporé,
Un charme ! et que de plus il était décoré.

Lors il dit :

« Je suis las de voir que l'on me nie,
Qu'on méconnaisse encor l'esprit de l'Ironie,
Que, suivant sa raison, lampion incertain,
L'humanité stupide ignore son destin,

Que tous, papes ou rois, curés, bourgeois, bohèmes,
Vous lâchiez vos savants à travers les systèmes,
Comme des chiens sans nez à la chasse du vrai,
Course folle ! Et j'ai dit : Je me révélerai !
Toi, mon fils, dont la tête est façonnée au doute,
Pour répéter au loin mes paroles, écoute.
Moi, Méphistophélès, la Force non le Droit,
Dès le commencement des choses je fus Roi !
Je fus le grand seigneur de l'étendue immense,
Et le chaos était mon œuvre de démence.
Très ironiquement je me jouais ainsi,
Laissant les mouvements aveugles, sans merci,
Rouler, comme une pâte au fond du pétrin-goufre,
L'iode, la fluor, le phosphore, le soufre,
Les gaz lourds, les vapeurs, les fusibles métaux ;
Je voyais s'épuiser en des combats brutaux,
Poitrail contre poitrail, et torses contre torses,
Le sauvage troupeau des primitives forces.
Ça ne servait à rien déraisonnablement,
Mais je pus m'amuser dix siècles : un moment. —
Que veux-tu ? Je sortais d'une éternité noire
Où comme un peuple heureux je n'avais pas d'histoire !
Mais la Force s'ennuie en face du Chaos ;
Or donc je m'ennuyais à flotter sur les eaux.
Il faisait nuit. Je pris du gaz frais, du phosphore,
De l'or en fusion, et j'allumai l'aurore.

Puis, dans l'espace ouvert du premier des matins,
Je lançai mille blocs en tourbillons lointains ;
Des soleils s'enroulaient sur eux-mêmes, des terres
En un mouvement double entraînaient leurs cratères...
Corps de ballet bizarre en un ciel d'opéra —
Et j'inventai la valse avant monsieur Métra.
Pour brocher sur le tout, j'ajoutai des tas d'astres,
Et les méridiens qui règlent vos cadastres.
Les constellations à forme d'animaux,
Les comètes vaguant en des coins anormaux
Pour porter la terreur, et la Lune fantasque
Parmi ce carnaval élargissant son masque ;
Lors je fis, souriant, tourner en sens divers,
Autour de l'humble Terre, un millier d'Univers...
— Si, depuis trois cents ans, la loi renouvelée
A tout changé, c'est sur l'avis de Galilée,
Railleur de mes amis qui s'est évertué
A rendre fort amer le sort de Josué. —
Mais revenons. J'étais trop seul devant mon œuvre.
Alors j'inventai tout : l'hyène, la couleuvre,
Le tigre, le chacal, la teigne, le vautour,
La pieuvre, le cochon et la trichine autour
Et les chiens enragés, et la fille ambiguë,
La nicotine, et l'arsenic et la ciguë,
Les sels de cuivre, et tel ou tel autre poison,
Qui n'empoisonne plus sans rime ni raison ;

La maladie et le médecin, le parjure,
Le vol, l'assassinat et la littérature,
Et trois cents millions encor d'*et cœtera.*
— Puis l'Homme — m'écriant : C'est là qu'il luttera !
L'Homme, cette substance en cervelle infinie,
Capable de saisir et d'aimer l'Ironie !
L'Homme, posé devant mon chef-d'œuvre de fou,
Avec trente-deux dents pour se rire de tout !
J'espérais voir ce preux, puissant en la bataille,
Porter un cerveau grand sur sa petite taille ;
D'ailleurs, je lui laissais comme baume divin,
Pour jouir : le soleil, les femmes et le vin !

Pffe ! je vis, malgré ma suprême indifférence,
Qu' à moins que l'on soit Roi, l'Ironie est souffrance,
Que l'Amour, et la Haine, et les Ambitions,
Peuplaient ces cœurs mesquins de malédictions ;
Qu'ils tremblaient — riez-en ! — devant l'occident rouge,
Devant la lune pâle ou ma foudre qui bouge ;
Que la mort, ce repos du Rire, les clouait
Dans la pauvre stupeur d'un immortel souhait ;
Je n'étais qu'un bourreau, la raillerie un glaive,
Et ces faibles voulaient s'évader dans le rêve.
Alors, pour les distraire avec un nouveau jeu,
Comme je suis bon Diable au fond, je créai Dieu. »

Méphisto me sembla grandir, droit sur un socle,
Avec sa barbe en pointe, et l'éclair du monocle,
Avec je ne sais quoi de triste et de badin,
Malgré l'aspect suprême, et ganté de dédain.

« Dieu, reprit-il, ce Dieu, ma frêle créature,
Qui sortait de mes mains au sceau de ma facture,
Chef-d'œuvre éblouissant d'ironique bonté
En dehors du réel de l'âpre vérité,
Leur devint un refuge, à ces humaines bêtes :
Aux femmes, aux enfants, aux boiteux, aux poètes,
A tout le ramassis des eunuques, des vieux,
Aux zoïles perdus dans un songe envieux,
Aux vaincus machinant d'impossibles revanches,
Aux ignares bergers, guetteurs d'étoiles blanches.
Ils firent son portrait grotesque, en bois d'abord,
Puis fétiches en cuivre et fétiches en or,
Des Baals de granit, des Jupiters de marbre !
Ils en mirent partout, dans le fleuve, sur l'arbre;
Le besoin de prier, de croire, d'espérer,
Les fit d'idolâtrie abjecte s'enivrer.

Quelques forts résistaient en me gardant leur culte
Ironique ; mais sous la menace et l'insulte
Des faibles devenus, étant foule, les forts,
Ils donnèrent au dieu leur esprit et leurs corps;

Et lui, leur promettant paradis et merveilles,
Bouchant d'erreur leurs yeux, et de bruit leurs oreilles,
Grandissait ! De Baal il devint Jéhovah.
Et, comme un rebellé toujours plus haut s'en va,
Lorsqu'il fut devenu lui seul dieu, lui seul maître,
Il fit courir le bruit par la bouche du prêtre,
Qu'il m'avait enchaîné, moi, l'Ironique, au fond
D'une géhenne, en son Enfer, sous triple gond !
Noir menteur ! J'aurais pu, si je n'étais bon diable,
D'un soufflet de mon gant renverser sur la table
Toi, tes temples et tes édens faits de carton.

Bast ! ceci me parut plaisant et de bon ton
De me laisser un peu, dans ma force hautaine,
Clouer aux piloris et mettre en quarantaine.
Je riais dans l'espace éternel et joyeux,
Près de chaos naissants qui flottaient sous mes yeux,
Raillant les airs confits de tous ces bons apôtres. —
C'était une ironie à joindre à beaucoup d'autres. —

Mais en songeant un jour que de libres esprits
Combattaient pour ma cause, et scellaient leurs écrits
Du sang très précieux qui leur coulait aux veines,
Je sortis de mon calme et des hauteurs sereines,
Et je choisis Paris, ville du gay sçavoir
Et du rire éclatant, pour me montrer et voir.

Je suscitai l'esprit gaulois à bonne enseigne,
Le sel de Rabelais, la verve de Montaigne,
Cet enfant La Fontaine, et, Molière, ce roi,
Voltaire, mon sosie ; — et sur le sol étroit,
Je me fais élever, jusqu'au fond des nuées,
Une Babel de rire acerbe et de huées !
Puis, pour environner mes autels triomphants,
O Paris, j'ai choisi tes sceptiques enfants !
Et maintenant, vois-tu, mon cher, la lutte est forte :
Ferme ces livres-ci, pleins d'une chose morte ;
Ris de tout, frappe tout de railleuses clameurs ;
Prends la vie avec joie : Aime, Travaille et Meurs.
Crois aux réalités, moque-toi des sornettes,
Que ta jeune folie agite ses sonnettes ;
Car tu peux mépriser l'Enfer ou le ciel bleu —
Quand je l'aurai tué, je ne créerai plus Dieu... »

Soudain le coq chanta : la rue Monsieur-le-Prince
Possède encore un coq ou deux ; et l'aube mince
Jeta son linceul pâle au-dessus des grands toits.
Mais, quand je voulus voir une dernière fois
Celui qui me parlait de la sorte à voix basse,
Il avait disparu dans le tain de la glace.

---

# LA TERRE DE PROCUSTE

# LA TERRE DE PROCUSTE

## I

### INVITATION A MARION

I

Quand irons-nous là-bas, tout joyeux, Marion,
Voir l'Océan forcer sa gueule de lion
A s'amollir sur nous ainsi qu'une caresse ?
Quand iras-tu là-bas, dans les flots bleus et verts,
Mirer tes yeux verts-bleus, mystiquement ouverts,
Abîmes de furie ou gouffres de tendresse ?

II

Ne désires-tu point, Marion, le pays,
D'où ta mère Vénus, sous les cieux éblouis,
S'élança toute neuve, et brillante d'écume ?
Déesse à toi pareille, imposant moins que toi
Le culte des baisers, les charmes de l'effroi :
Maritimes relents d'amour et d'amertume !

III

Ne convoites-tu point ce fier lit, l'Océan,
Où la Vie, éperdue en son spasme géant,

A laissé des senteurs de nubilité forte ?
La Mer ! dont, grâce aux dieux ironiquement faux,
Les mouvements les plus féconds et les plus chauds
Sont réglés par la Lune, élégiaque Morte !

IV

Le Flux ! Laisse la berge aux Naïades, tressant
Leurs laçs avec le lourd nénuphar impuissant,
Au frissonnant baiser des fluviales lymphes !
Le Reflux ! Laisse aux bois les amours ambigus
Des Dryades avec les Satyres aigus ;
Laisse les prés à la danse chaste des Nymphes !

V

Déserte la colline, et quitte le vieux Pan :
Sous sa peau de mouton filandreuse qui pend,
Parisiennement, il est trop bucolique !
Laisse Diane user son froid Endymion,
Et, sans motif bien grave, encorner Actéon,
Pauvre garçon de bains leste et mélancolique !

VI

Viens, là-bas, chez Vénus, ta pareille, viens-t-en
Cueillir aux creux du flot, à l'aile de l'autan,
Les rêves de l'Amour, et l'Amour de nos Rêves !

Déjà dans le ressac et les sillons berceurs,
Ecoute la chanson des Sirènes, tes sœurs,
Et viens, ô Serpentine, onduler sur les grèves !

## II

### RETOUR

L'Océan, tout chargé de l'automnale brume,
Marion, a déjà fatigué tes poumons.
Laisse les lourds varechs et les noirs goëmons
En proie à ce pirate enchifrené, le Rhume !

Paris, Ville éternelle et folle, nous aimons
A voir le flot humain déferler en écume,
Et, rude, secouer ta plage de bitume
D'un vent paradoxal de cris et de sermons.

Mais, chère, ce n'est pas cela que du désires !
Rien des amours mortels, rien des mortelles ires
N'est plus ! Un romantisme invétéré te tient :

La Lune ! tu voudrais la lune, ô lunatique !
Est-ce que, par hasard, ton âme se souvient
D'un monde qui ne fut ni couvent, ni boutique ?

## III

### A LA DÉCOUVERTE

La Planète a cessé de vous plaire ! Cherchons
Quelque terre, loin des en-cas et des manchons,
Loin des ciels lourdement gris-plat, loin de l'orage,
Loin des bises du Nord qui vous mettent en rage,
Loin des rustres hivers, et des printemps pâlots,
Loin des Amours, hélas ! secoués de sanglots,
Des faux passionnés et des menteurs Hercules !
Moins d'alanguissements, et moins de crépuscules !
Sur l'aile du Désir, faite d'Immensité,
Hors de ce monde obscur et si mal habité
Fuyez ! Prenez un bain dans l'Espace Solaire,
Marion ! la Planète a cessé de vous plaire ?...
Il suffit — Commandez — Monsieur Flammarion
Vous offre Aldébaran, Sirius, Orion,
Des Astres où votre âme éthérée et pensive
Ne se courbera plus sous la brume massive ;
Faute de l'Eternel, guettez l'Indéfini !
Si votre âme est oiseau, que Dieu lui donne un nid !
De quel droit — s'il existe — effrayamment injuste,
Vous raccourcir sur sa planète de Procuste,
Vous jeter grande, belle, enthousiaste, au fond
Du puits où le petit en l'obscur se confond,

Où tout est à jamais cadastral, où la Norme
D'un géant étoilé fait un bossu difforme,
Renfoncé, racorni, quasi-décapité,
Qui marche — comme on rampe — en pleine humilité..
Sous un soleil trop court et la fange si lourde.
Mais sait-il écouter, dans l'Eternité sourde?
Le grand distributeur inconnu, Marion,
Donne une fois la Terre, et jamais Orion.

## IV

### L'IMPOSSIBLE

Pauvres êtres humains! pauvre foule éphémère!
Prisonniers évadés du ventre de la mère!
Conceptions des nuits, naissances des hasards,
Jeunes greffes, bourgeons d'hier, ô milliards
D'individus — parfois femelle, parfois homme —
Projetés au soleil, sans savoir quoi ni comme!
Néants, qui reprenez du néant le chemin!
Parasite de la terre! vieux genre humain,
Attaché pour toujours à la terrestre fange!
O fantastique roi des bêtes, qui fais l'ange!
A boucler tes désirs résigne-toi, petit,
Au niveau du repas règle ton appétit.
Quelques milles en l'air, et voilà ton couvercle!
Lorsque tu veux marcher, tu voyages en cercle!

Fermé partout, là-haut, là-bas, plus loin, toujours,
Quels que soient tes efforts, tes luttes, tes amours,
Les crampes de ton cœur, les rêves de ton ventre!
Une force t'attire, à jamais, vers le centre
Du globe ridicule, où nous sommes liés,
Energique prison, qui nous tient par les pieds!

Oh! s'évader! rêver qu'on flotte dans l'espace,
Que la terre, au-dessous de nos ailes, s'efface!
Toute une nuit, dans l'ombre épaisse des sommeils,
Songer que l'on a pu coudoyer des soleils!
Puis à l'aube reprendre, avec horreur, sa tâche:
Sentir qu'un invisible argousin vous rattache
A de mesquins labeurs, à des plaisirs mesquins!
Monnayer les soleils du rêve en vils sequins!
Tenter de ressaisir à pleins poings la chimère
Qui s'échappe, laissant une ironie amère:
Aller plonger ses yeux, amantes, dans vos yeux,
Pour retrouver les grands précipices des cieux!
Pour avoir un semblant de pétillement d'astres,
Guetter l'or, à travers des milliers de désastres!
Travailler, s'empoigner, lutter, suer du sang,
Aimer, jouer, jouir, salir du papier blanc,
Accumuler richesse, honneur, génie et gloire,
Puis — comme le vin pur ressemble au soleil — boire!

Et faire tout cela, sans avoir jamais pu,
Sinon par impuissance, être jamais repu! ..

Ah! plutôt que lutter contre la Force immense,
Plutôt que de lancer nos désirs en démence
Vers les clartés d'en-haut, pleines d'obscurité,
Puits d'où ne tombe pas sur nous la Vérité!
Plutôt que d'assaillir le dieu des Nébuleuses,
Roi du Chaos et des Etoiles Fabuleuses,
Subissons les arrêts de ce despote dur!
Couchons-nous pour dormir sur notre lit obscur!
Laissons l'odieux Ciel insondable! qu'on ferme
L'espace fou qui n'a commencement ni terme...
Dormons! et repliant nos bras, courbant le dos,
Que nous n'aimions plus rien sinon le grand repos!
Plus d'infini! plus d'inconnu! plus d'hirondelles!.....
Bondir pour retomber brisé?..... Coupons nos ailes.

## V

### CE QUE DIT LE SAVANT

I

Dans un envolement subit,
Ne t'enfuis pas vers le zénith,
Hors du Système Planétaire,

Accable-toi de lourds fardeaux,
Et, comme un arc pliant le dos,
Accroche tes pieds à la Terre.

II

Le Gaz et l'Elasticité
En vain t'auront parfois tenté,
Car ta solidité te juge.
Si l'hyperbolique Vapeur
T'a bercé d'un désir trompeur,
Gare à la Force Centrifuge.

III

Ton désir trop aérien,
Pour te précipiter au Rien,
Le long des Tangentes te guette;
Mais, si tu conserves le goût
D'être Quelqu'un dans le Grand Tout,
Garde la Force Centripète.

IV

Tes yeux visent les astres d'or!
Heureusement ton pas, butor,
Te rappelle qu'il est des pierres.
L'astrologue choit dans un puits!
Que la lune erre par les nuits,
Veille à tes pieds, clos tes paupières.

V

Loin du nuage souverain,
Ferme ton cœur dans son écrin,
Mets ton charbon dans de la glace.
Brûler ne dure qu'un moment :
Il faut devenir diamant
Pour vivre toujours dans l'espace.

VI

Ah! Diamant, lance des feux!
Détruis les astres, si tu veux,
En les distillant dans ton prisme!
Que, méprisant les cœurs usés,
Nos cerveaux soient cristallisés
Dans le plus terreste égoïsme!

VII

Alors, aussi froids que des morts,
Ayant de l'eau fondue au corps,
Plus de sang, de nerfs, ni de ventre,
Nous nous ficherons du Soleil!
Et nous tournerons, sans réveil,
Sur notre Moi, devenu Centre.

## VI

### LA RANCŒUR DU SCEPTIQUE

On m'avait dit : « Pour être ici-bas invincible,
« Il faut avoir le cœur bardé d'un triple acier ;
« Rester hautainement, l'œil sec, l'âme insensible,
« Dans l'immobilité correcte d'un glacier ! »

Je l'ai cru ! J'ai tué l'illusion qui chante,
Avant même qu'elle ait pu sortir de son nid.
Je marchai sur les fleurs, et ma verve méchante
Piétina ce ballon dégonflé : l'Infini.

J'ai suivi les leçons des modernes apôtres :
Sur un monde visé, sous un ciel contrôlé,
Je me suis déclaré bredouille avec les autres,
Et revenu du Rêve, avant d'y être allé.

Soit ! la Réalité m'a saisi dès l'enfance ;
L'égoïsme m'a fait mépriser l'amitié :
Les railleurs m'ont vendu deux sous d'expérience,
Et j'ai jeté sur l'homme un regard de pitié.

On m'a dit : « Il est faux ! » et sous le moindre geste,
J'ai scruté l'intérêt morne, la trahison ;

La main que l'on me tend m'offre-t-elle la peste?
Et le cœur tout de miel cache-t-il du poison?

On m'avait dit : « La Femme est folie ou sottise,
« Ce que vous appelez rêve n'est qu'un besoin :
« Achetez à l'encan des baisers, quoi qu'on dise!
« Le plaisir, allez-y! L'amour, n'y croyez point! »

Aussi, quand je sentais des élans de tendresse
De mon cœur entr'ouvert s'élancer, hasardeux,
Ma bouche se fermait, même au sein de l'ivresse,
De sorte qu'Elle et Moi, nous étions toujours deux.

Eh bien! qu'ai-je gagné, mes maîtres réalistes,
A faire de mes yeux une éponge sans eau?
Au lieu de rêves gais, j'ai des cauchemars tristes,
Et le Vrai de la Vie en a chassé le Beau.

Rire de tout : de Dieu, de l'Homme, de Soi-même;
Être assis sur la borne à voir l'Humanité
Fiévreusement jouer son printanier poème,
Et siffler des acteurs dont on est dégoûté!

Sans jouer pour son compte! Est-ce donc là la Vie,
Ce sarcasme sans fin, cette dérision?
Qui rendra désormais, dites-moi, je vous prie,
Aux fleurs mortes la sève, aux cœurs l'illusion?

## VII

### CE QUE DIT DIOGÈNE

Ecoute-moi, mon pauvre enfant, tout ça, c'est mince!
Paris est un pays-bourreau, mais la province
Est sotte comme un baldaquin;
La Mappemonde énorme est cruelle ou niaise;
Là-haut, néant! La vie? une belle foutaise,
Comme dit saint Thomas d'Aquin.

Oust! la philosophie absurde des faux frères!
Le oui, le non, le pour, le contre, les contraires,
Heurtant l'esprit incongrûment!
A quoi bon cette escrime assommante, ces boxes?
Vivre de préjugés! Mourir de paradoxes!
Ah! zut pour le gouvernement!

Ce n'est pas amusant d'être Colomb Christophe
Devant monsieur Pasteur, ce rusé philosophe
Qui croit tout le monde enragé!
Mais c'est nauséabond de régler sa conduite
A l'ornière des vieux, des maîtres et la suite,
Grande route du Préjugé!

Le Progrès? découvrir un ange dans un homme!
Cours à l'Observatoire, et montes-y voir comme
Les Astres se foutent de nous.

A quoi sert de crier : O Science, ô ma mère?
De hurler à des sourds aveugles sa chimère,
En tirades de quatre sous?

On a bien, comme un autre, ausculté ces problèmes ;
Mais j'ai brisé ma plume, et vivrai mes poèmes,
Tant que ma carcasse voudra.
Étonnez-vous, bourgeois, que nous soyons ivrognes,
Que nous lichions l'alcool de toutes les Bourgognes,
Et de tous les *et cætera*.

Le tonneau de Diogène emporte à la dérive
La vie où l'on s'en va, sans qu'on sache qu'on vive :
Le matin poussé par le soir.
Un suicide lent, doux et somnambulique!
Le restaurant bizarre et la fille publique,
La brasserie! un éteignoir.

Éteignoir et Soleil! tout vire sur la terre!
L'Éteignoir redressé va devenir ce verre,
Où luit l'Alcool ensoleillé!
D'un Idéal confus le Rêve nous enjôle!
Puis un soir, la Mort vient nous pousser dans sa geôle,
Où l'on tombe, enfin réveillé!

## VIII

### CE QUE DIT LE VOLUPTUEUX

I

Je suis de Sybaris, et j'aime le plaisir.
J'accepte, nonchalant, tout ce qui coïncide
Avec la volupté chère de mon loisir.
A l'horizon humain je borne mon désir;
A qui n'en voudrait plus, j'offre le suicide.

II

J'ai pour les exilés qui pleurent le terrain,
Où leurs pères défunts, où leurs fils morts séjournent,
Le mépris le plus calme et le plus souverain;
Je déteste tous ceux qui soupirent en vain.
S'ils aiment leur pays natal, qu'ils y retournent!

III

Je hais les amoureux fidèlement transis,
Ou classiques, errant sur la Carte du Tendre,
Ou romantiques noirs, fronçant d'épais sourcils,
Pour jeter à la Lune, en strophes, leurs soucis!.....
Quand on veut une femme aimée, il faut la prendre.

IV

La Terre, lit étroit où nous sommes cloués!
Il faut l'orner des fleurs et des yeux enjoués,

Des lèvres, des parfums et de tout ce que donne
Ou l'Avril des forêts ou le Paris d'automne.
Aimons, si nous pouvons! parfois soyons aimés!
Roulons jusqu'à la mort étroitement pâmés.
Le linceul de l'Amour sera notre suaire,
O femmes! mais avant le repos mortuaire,
Dans l'adoration de votre ciel-de-lit,
Par vos mensonges doux bercez mon front pâli!
Et vous me guérirez, brunes, rousses ou blondes,
Vertigineusement du vertige des mondes.

## IX

### CONCLUSION

#### AU POETE

Doux Rêveur, malgré tout, adore le Soleil,
Et la Lune avec les Astres et Nébuleuses;
Révère l'Océan qui n'a pas de sommeil;
Fuis les brouillards pesants vers un midi vermeil;
Et, comme Schariar, crois aux nuits fabuleuses.

La Vie est une mer où vogue ton esquif,
Ajuste bien le mât, et file à pleine toile!
En bas, le noir requin, à fleur d'eau, le récif,
Là-haut, le vent! Qu'importe, ami? Reste naïf,
Cours sur ta tombe, et meurs, en regardant l'Étoile.

# APPENDICE

---

*A la première édition de ces Poèmes, l'auteur crut devoir écrire une préface en prose. En cette nouvelle édition, les vers marchent premiers et la préface devient postface simplement.*

# PARIS-PARADOXE

Vous croyez connaître Paris, vous autres, géographes, ingénieurs, arpenteurs ! Et quand vous avez promené vos niveaux d'eau et mètres doubles du nord au midi, et de l'est à l'ouest, vous dessinez sur un grand papier un ovale que traverse de part en part un serpent bleu qui n'a ni commencement ni fin, et vous dites : Voici la carte, le plan de la ville ! et vous croyez nous faire connaître Paris ! Pauvres gens !

Vous croyez connaître Paris, vous autres, historiens ou historiographes, qui, au jour le jour, prenez note des menus faits et des gros événements et, quand vous avez écrit de votre meil-

leure plume : A telle date, émeute; à telle autre, coup d'État, tant de gens fusillés, tant d'individus nommés députés ou sénateurs, vous croyez nous faire connaître Paris?

Vous croyez connaître Paris, vous, romanciers plus ou moins naturalistes, qui avez la naïveté de croire à la réalité objective des choses, et espérez rendre réelles vos fictions, qui, étant fictions, ne sauraient être autre chose que des hypothèses purement subjectives?

Et vous, poètes, vous croyez avoir tout dit de Paris en l'appelant Ville-Lumière, et en en faisant une sorte de Mecque, plantée comme une cité sainte dans l'Arabie Pétrée d'une République sentimentale?

Ce ne sera pas vous, non plus, savants, docteurs, médecins et médicastres, illustres donneurs de consultations illisibles, thérapeutes et pharmacopes, ni toi, Purgon, ni toi, Diafoirus, qui avez déjà assez de mal à joindre les deux bouts d'une même journée sans vous être dix fois contredits, ce ne sera pas vous qui nous ferez connaître Paris.

Seul un philosophe, un amant des idées générales, un sectateur de la synthèse oubliée, pourra vous donner de Paris une image vraie ou du moins vraisemblable.

Paris n'existe ni dans l'espace, ni dans le temps. Il est en dehors, au-dessus, si vous voulez. Il s'est appelé tour à tour Babylone, Athènes et Rome; il a été situé en Asie, en Grèce, en Italie.

C'est un lieu immense où les passions humaines se sont donné rendez-vous, un champ-clos où elles viennent se mettre en lutte. Elles y acquièrent les *summum* d'intensité que chacune d'elles peut atteindre.

C'est là le rôle philosophique de Paris.

Jeune homme, bachelier de la veille, tu quittes ta ville natale pour venir ici. Tu as lu Plutarque, et le *Selectæ e profanis*.

Tu es l'admirateur des héros vertueux, et tu portes en ton cœur la foi, l'espérance et la charité, non point au sens chrétien du mot, mais au sens humain.

La foi dans les grandes idées, les grandes œuvres, les grands hommes; l'espérance gigantesque de réformer les vices, d'exalter les vertus; l'espoir en hautes amours et glorieuses actions; la charité énorme, l'amour des faibles et des petits, l'amour des inconnus, et même des parents.

Tu viens, emporté par la bête aux mille roues qu'on nomme un train, et tu arrives à nos portes.

L'ingénieur te dira : Ces portes sont des poternes, des ponts-levis : tandis qu'un naturaliste te décrira longuement le talus gazonné, et la pierre roussâtre, et le douanier maussade, et le vagabond lassé qui dort.

Mais si Dante venait à passer, il te montrerait qu'en réalité Paris a sept portes : l'Orgueil, l'Avarice, la Luxure, l'Envie, la Colère, la Gourmandise, la Paresse. Et fatalement par l'une de ces portes tu entres, toi, qui t'imagines porter dans la doublure de ta peau la quintessence des vertus théologales.

Et attends, pauvre Alceste ! Au bout de peu de jours, Paris t'aura assez philintisé pour que tu puisses enfin te regarder dans le miroir de Vérité. Alors tu verras que Dante avait raison, et qu'au fond tu venais à Paris ou pour ton Orgueil, ou pour ta Cupidité, ou pour ta Luxure, ou pour ta Colère, toi jeune. La Gourmandise et la Paresse, patientes, te prendront plus tard, vieux ; tu passeras sous leurs fourches caudines. — Et l'Envie elle-même aura son heure, ne crains rien !

Te narra-t-on quelquefois, au collège, le vieux conte des Sirènes ?

Comme elles sourient ! n'est-ce pas ?

Eh bien ! la première chose que tu apercevras de Paris, c'est le rire énorme, perpétuel, stéréotypé ; grondant, moqueur souple, aimable, facétieux ; le rire au soleil, à la pluie, à la neige, à la boue ; le rire du petit lever, au matin, et le soir, dans les tavernes et les salons, les guinguettes et les cabarets, et la nuit, au petit coucher ; le rire des hommes, le sourire des femmes, la blague du boulevardier, et le ricanement de l'artiste et le rictus de Gavroche.

Ce rire insensé t'ahurit, de même que le tourbillon des voitures t'effare. Mais tu t'y fais rapidement, et tu t'écries : Quelle ville charmante !

Dansez, jeunes fillettes,
Dansez, jeunes garçons !

Et si tu n'es qu'un être superficiel à vue courte, tu t'en tiens là. Mais si, de hasard, tu veux voir clair, tu reconnais vite que tout cela c'est un masque, sous lequel les figures sont froides, glacées comme marbre. On ne lit rien dessus.

Indéchiffrables sphinx, ces Parisiens et Parisiennes, nés peut-être comme toi à Rodez ou à Quimper, passent silencieusement : c'est le masque tout seul qui fait du bruit.

Où vont-ils ? A leurs passions — à la grande

lutte pour la vie ; car la vie tout entière est condensée pour eux dans la passion dominante.

Vois-tu cet homme *souriant* qui descend de cette voiture ? C'est le ministre qu'on va renverser ou bien encore celui qui va renverser le ministre.

Vois-tu ce visage *épanoui*, près de ce temple grec ? L'homme hèle un fiacre, et s'en va en Belgique ; et cet autre, qui s'éponge le front en lançant une calembredaine qui lui secoue la bedaine, est l'associé du fuyard : ils ont ruiné dix familles du coup.

Vois-tu ce troisième qui a l'air soucieux, quand on ne le regarde pas, et qui gaiement sourit, dès qu'un ami passe? Il va tout à l'heure tuer l'amant de sa femme, à moins qu'il n'égorge le mari de sa maîtresse.

Vois-tu cet autre, un artiste, qui aborde un camarade, le sourire aux lèvres, et l'accable de compliments en note-miel ? Si on lui ouvrait la poitrine, on trouverait son cœur nageant dans du fiel coupé de vitriol.

Vois-tu celui-ci qui rit béatement dans un demi-cercle d'amis ? Il voit des rats, la nuit, et le dur cauchemar le secoue, en attendant le *delirium tremens*.

Vois-tu celui-là, décharné, livide, éreinté,

rrveur, dont les traits tirés, les yeux battus, triplement cerclés, et le nez aminci annoncent la finale et prochaine déconfiture ? Il force encore ses muscles maigres et ses nerfs distendus à soulever sa lèvre supérieure pour y imprimer le rire, ou tout au moins le sourire : car il cause avec la petite bouquetière de quatorze ans, si ce n'est pas avec le groom vicieux et déhanché du club.

Vois-tu enfin celui-là qui papillonne ? le plus rieur de tous, le plus gai, le plus fécond en propos d'à-propos : rire éclatant, rire saluer, rire bénisseur ! Il n'a pas déjeuné et cherche un dîner ; mais Paresse oblige : il ne veut rien faire. Il va tout à l'heure trouver son rire le plus franc pour *emprunter* cent sous qui l'empêcheront de coucher à la Laide-Etoile, ou peut-être lui permettront de prendre *la main* au tripot.

Et encore, mon petit bachelier, je te parle seulement de la rue, menteur kaléidoscope sur lequel les yeux de chacun et de tous sont braqués, et forcent ainsi les masques à rester collés aux visages.

Mais, là-bas, où tu aperçois briller cette lumière tardive—deux ou trois heures du matin—quatre heures ! — l'homme brute est couché, mais le lutteur veille ! Il s'est mis dans son coin, il compte

les coups donnés et reçus. Alors il se dit, lassé, rompu : Couchons-nous et dormons ! Quelques-uns même ajoutent : Couchons-nous et mourons!

Mais la plupart, qu'ils aient pleuré tout leur soûl en écoutant les heures sonner dans le calme relatif et houleux du Paris nocturne, ou qu'ils aient pu dormir entre deux cauchemars, sont, au matin, ressaisis par leur passion, reprennent et rattachent leur masque, et recommencent jusqu'après *fortune faite*, au bord du cercueil. — Là! éternel rictus de crâne !

N'avais-je pas raison de te dire, ô néophyte parisiaque, que Dante seul aurait pu t'expliquer cela ?

Et n'ai-je pas raison d'assurer que tous les géographes et historiens de Paris sont incapables de te pourtraicturer, analyser et synthétiser Paris?

Et le plus fort, le plus mirobolant résultat, c'est que voyant clair enfin, toi, ex-Alceste de province, tu t'en moques. La passion qui t'amène ici sera assez vivante pour que tu deviennes un Philinte, et que tu t'écries : Eh bien ! tant pis ! j'y vais aussi, moi !

C'est ce que j'ai fait. Rions donc, mes frères!

É. G.

# TABLE


I. — Lamentation de la lumière . . . 1
II. — Ciels de Lit . . . . . 9
Exergue . . . 11
Idéal . . . . . 12
Aller et retour . . . 13
Sonnet dix-huitième [illegible] 15
Déclaration . . . . . 16
Mystice-Reale . . . . 18
A [illegible] . . . . 20
Sur le parquet . . . . 21
Mièvre sonnet . . . 22
Ventôse . . . . . 23
A mademoiselle Fant[illegible] . 25
Possession . . . . 28
A la petite Duchesse . . . 30
La Disparue . . . . . 33
Lendemain de fête . . . 34
Pauvre chanson d'hiver . . . 37
Epilogue . . . . . 39




Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IV. — Ironies d'Amour . . . . . 43
Définition . . . . . 45
Qui femme a . . . . . 47
Songe, mensonge . . . . 48
Petit lever. . . . . 52
En folie . . . . . 53
Absence . . . . . 56
Cage d'Amour. . . . . 58
Marquisette . . . . . 61
Extrême-Orient . . . . 65
Sapho-Lorette . . . . . 66
Jour de pluie. . . . . 67
V. — La Vie factice . . . . . 73
Discours du Bitume. . . . . 75
Athlète. . . . . 80
Dédain. . . . . 81
Chant brutal des Viveurs . . . . . 82
Les Polonais. . . . . 86
Noctambulisme . . . . . 96
Le Jeu. . . . . 102
Temps de pluie . . . . . 118
Lutte parisienne . . . . . 121
Bohème . . . . . 122
VI. — Eglogue Parisiaque . . . . . 123
Réponse aux *Pervenches* . . . . . 125
Tentation . . . . . 128
Maman Nature . . . . . 133
VII. — Fins dernières . . . . . 141
Larmes. . . . . 143
Tuer le temps . . . . . 144
La fin de tout . . . . . 145
A la Dame de désir. . . . . 147
Bagatelles. . . . . 150
Les deux Voitures . . . . . 153

Matines-Roquette . . . . . 157
La Revanche des Bêtes. . . . . 161
VIII. — La Bible de Méphisto . . . . . 167
Natura . . . . . 169
IX. — La Terre de Procuste . . . . 179
I. Invitation . . . . . 181
II. Retour. . . . . 183
III. A la découverte . . . . . 184
IV. L'impossible . . . . . 185
V. Ce que dit le Savant . . . . . 187
VI. La Rancœur du Sceptique. . . . . 190
VII. Ce que dit Diogène . . . . . 192
VIII. Ce que dit le Voluptueux . . . . . 194
IX. Conclusion . . . . . 195
Paris-Paradoxe . . . . . 199

2738. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie, 2, 4 et 4 bis, rue de Denfert.

714 X 7
691

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002648714b

CE PQ 2265
.G64P6 1900
COO GOUDEAU, EMI POEMES IRONI
ACC# 1223167